

# Mörsberg/Morimont

## Die «älteste» und jüngste Burg im Elsass

### Le «plus ancien» et le plus récent château d'Alsace

par Thomas BILLER et Bernhard METZ

#### 1. Histoire (B. Metz)

- 1.1 Le plus ancien château d'Alsace?
- 1.2 Une fondation du comte Adalbert von Mörsburg avant 1125?
- 1.3 Les origines des sires de Morimont
- 1.4 Morimont du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle
- 1.5 L'ascension des Morimont et la reconstruction du château
- 1.6 La fin du château

#### 2. Baugeschichte (Th. Biller)

- 2.1 Die westliche Burg
- 2.2 Der Wohnbau auf dem Felskopf (13./14.Jh.)
- 2.3 Der Südwestturm (15.Jh.)
- 2.4 Der Neubau im 16.Jh.: Nordbau und Nordrondelle
- 2.5 Der Neubau im 16.Jh.: die Bauteile im Westen und Süden
- 2.6 Der Neubau im 16.Jh.: Datierung
- 2.7 Der Neubau im 16.Jh.: Würdigung
- 2.8 Erhaltungsmaßnahmen im 19.Jh.: und heute

Sources et bibliographie/Quellen, Literatur  
Notes/Anmerkungen

## 1. HISTOIRE

De nouvelles recherches sur les origines d'un château qui a longtemps passé pour le plus ancien d'Alsace (B. Metz) et un relevé des vestiges actuels\* (Th. Biller), qui sont ce que l'architecture castrale alsacienne a produit de plus tardif, nous ont incité à choisir Morimont/Mörsberg comme sujet de notre hommage à M. Will. Cette contribution est bilingue, ce qui n'offusquera pas le jubilaire, également à l'aise dans nos deux langues, et qui convient plus qu'à tout autre à un château situé juste sur la frontière linguistique, à la limite du Sundgau et du Jura suisse, entre les villages d'Oberlarg, germanophone, et de Levoncourt, francophone. De ce château, le nom primitif est probablement *Mörsberg* (cf. 1.2-3), mais la forme française *Morimont* remonte au moins au 13<sup>e</sup> siècle (1). Nous n'aurons donc aucun scrupule à employer indifféremment les deux noms.

### 1.1 Le plus ancien château d'Alsace?

Dans une charte datée de 797 (2), l'évêque Angilram de Metz limite les droits de l'avoué de Saint-Avold, le comte Folmar. En contrepartie, les moines cèdent à ce dernier des terres, dont *Walo* à côté du château de *Morspe(r)c* en Alsace (*Walo quae est juxta castrum Morspec in Elisacia*). Trouillat, et à sa suite Kläui et Jänichen (3) appliquent ce texte, qu'ils croient authentique, au château de Morimont/Mörsberg dans le Jura, qui serait ainsi, et de loin, le plus ancien château attesté en Alsace (4).

A cela deux objections. D'abord, la charte est un faux manifeste, et la façon dont elle a été traitée jusqu'ici, y compris par Bruckner, n'a rien de scientifique. Elle est datée de la 29<sup>e</sup> année du roi Charles, soit 797. A cette date, l'évêque Angilram est mort depuis six ans (5); et surtout, les rapports entre monastère et avoué qu'illustre ce texte sont impensables avant le 11<sup>e</sup> siècle (6).

En second lieu, l'identification des noms de lieux cités dans cette charte pose un problème, dont Calmet s'est désintéressé (7), et qui par la suite a été abordé souvent, mais superficiellement. Pour Trouillat, *Walo* à côté de *Morspe(r)c* serait Alle (canton du Jura), à 7 km de Morimont, et *Altorf* juxta *Tannae villam* Altorf (Bas-Rhin) «à côté» de Thanvillé, dont le séparent en fait 26 km! Bruckner a d'abord repris ces localisations (8), puis s'est corrigé (9): *Walo* serait Vahl, *Tannae villa* Gros-Tenquin et *Hinkinga villa* Hinguesange (commune de Gros-Tenquin) «en Alsace» (en fait en Moselle, arrondissement de Forbach). Sans le savoir, Bruckner rejoint ainsi les conclusions de Stoffel – qui, 80 ans auparavant, s'était prononcé pour Vahl, Marimont et «Franc» altroff dans le canton d'Albestroff (Moselle) (10); mais il a été contredit par Himly, pour qui *Morspec in Elisacia* ne peut être que Morimont (11).

Pour faire la lumière sur ce point, il ne suffit pas d'extraire quelques toponymes du texte et de chercher des noms actuels plus ou moins analogues, comme l'ont fait Trouillat, Bouteiller (12) et Bruckner, mais il faut étudier l'ensemble des noms cités dans la charte dans leur contexte logique, comme l'a seul entrepris Stoffel (13). Mais pour cela, il faudrait d'abord disposer d'un texte correct. Celui de Calmet – qui n'indique pas sa source (14) – a une ponctuation

aberrante et des graphies fort suspectes (*Altor, Morspec, Humburo*, etc.). Celui de Trouillat (que suivent Stoffel et Bruckner) paraît meilleur (*Altorf, Morsperc, Humburc*, etc.); mais comme il n'indique d'autre source que Calmet, il l'a sûrement corrigé au jugé. Nous raisonnons donc sur une base fragile – au niveau des détails du moins. Dans le principe, en revanche, il est clair que des terres cédées par une abbaye mosellane à un comte mosellan ont les plus fortes chances de se trouver dans la Moselle. Au 11<sup>e</sup> ou 12<sup>e</sup> siècle – date probable du faux – il est peu vraisemblable qu'une abbaye ou un comte de Lorraine thioise aient des biens dans le Sundgau; d'ailleurs, il n'est jamais question de la moindre possession de Saint-Avold, ni des Folmar de Metz en Haute-Alsace. Si l'on entre dans les détails, on s'aperçoit qu'à part *Morspe(r)c* et *Ropac* – qui pourrait être Roppe (Terr. de Belfort) <sup>(15)</sup> – aucun des toponymes du texte ne peut être localisé dans le Sundgau. En revanche, la majorité d'entre eux trouve en Lorraine thioise des identifications tout à fait plausibles <sup>(16)</sup>. En particulier, on note que le texte localise deux ou trois habitats sur huit ou dix par rapport à un autre voisin: *Walo juxta Morspec castrum*, *Altor juxta Tannae villam*, et peut-être *juxta Humbur(c)*, *Ropac* <sup>(17)</sup>. Ce besoin de précision s'explique mieux si *Walo*, *Altor(f)* (et *Ropac* ?) sont des noms fréquents, prêtant à confusion, ce qui n'est le cas ni d'Alle, ni de Roppe, ni d'Alddorf en Haute-Alsace <sup>(18)</sup>. En revanche, on trouve en Lorraine au moins 4 Vahl, 5 Altroff et 3 Ro(h)rbach <sup>(19)</sup>. Parmi les premiers, Vahl-lès-Benestroff se trouve à 3 km du château de Marimont et est appelé *Wallen prope Morsberg* en 1186, 1225 et 1460 <sup>(20)</sup>.

On pourrait donc affirmer en toute certitude que c'est Vahl à côté de Marimont-lès-Benestroff que désigne *Walo juxta Morspec castrum*, si le texte n'ajoutait *in Elisacia*. Or, de quelque façon qu'on la définisse, la frontière Ouest de l'Alsace passe à plus de 30 km à l'Est de Marimont. C'est pourquoi Himly rejette cette identification et maintient que c'est du Morimont jurassien – le seul *Morsperc* connu en Alsace – qu'il est question dans le faux de 797. Il a pour lui la lettre même de la source, ce qui n'est pas peu; mais il est implicitement obligé soit d'identifier tous les lieux qu'elle cite d'une manière hautement improbable, soit d'admettre – ce qui n'est pas plus plausible – que Saint-Avold ait (censément) cédé à Folmar de Metz des terres toutes situées en Lorraine thioise, sauf Alle, isolé à plus de 150 km de là.

Pour notre part, bien que cette démarche soit toujours problématique, nous préférons admettre que la charte – ou du moins le texte édité par Dom Calmet – se trompe en situant *Morspec* en Alsace, et que par conséquent cette source ne nous apprend rien sur les origines de Morimont.

## 1. 2 Une fondation du comte Adalbert von Mörsberg avant 1125?

Le faux de 797 a du moins le mérite d'attirer l'attention sur la multiplicité des châteaux du nom de Mörsberg. Il faut d'ailleurs y ajouter Mörsberg en Souabe (à Pliezhausen, Kreis Tübingen) <sup>(21)</sup> et Mörsburg, près de Winterthur (canton de Zürich). Homonymie purement contingente, comme il y en a tant? Il semblerait que non, car Kläui et Jänichen ont rendu au moins plausible un rapport entre chacun de ces cinq châteaux et Adalbert von Mörsburg <sup>(22)</sup>. Ce dernier est le fils (ou peut-être le neveu) d'Eberhard (+ 1075), lui-même fils d'Eberhard von Nellenburg (+ vers 1078), comte du Zürichgau et du Neckargau et fondateur d'Allerheiligen à Schaffhausen. Comme avoué de ce couvent (qui possède des terres à Pliezhausen et environs) <sup>(23)</sup>, Adalbert succède à son grand-père. Il épouse une fille de Thierry de Montbéliard (+ 1102/05), qui est aussi le père de Friedrich, premier comte de Ferrette/Pfirt, et qui descend des comtes de Bar et Mousson en Lorraine <sup>(24)</sup>. Parmi les terres dont Adalbert dispose au titre de la dot de son épouse, figurent des villages des actuels cantons de Sarreguemines, Forbach et Albestroff, dont Torcheville/Dorschweiler, à 5 km de Marimont-lès-Benestroff: on le sait par deux conflits qu'Adalbert, puis son gendre ont eu à leur sujet avec l'abbaye de Saint-Denis <sup>(25)</sup>. Mais il n'y a aucune raison de penser que la dot en question se limitait à cela: largement possessionné en Lorraine et dans le Sundgau, Thierry de Bar-Montbéliard a pu également doter sa fille de biens proches de Marimont (canton de Vic) et de Morimont – château qui sera plus tard fief des comtes de Ferrette, descendants de Thierry.

Reste que pour l'instant rien ne prouve que Morimont ait existé dès le début du 12<sup>e</sup> siècle. C'est uniquement parce qu'ils croient authentique la mention de 797 que Kläui, et à sa suite Jänichen, pensent qu'il est le plus ancien des cinq homonymes, et qu'Adalbert – appelé *comes de Morisperk* pour la première fois en 1111 <sup>(26)</sup> – en a pris le nom après l'avoir reçu de son beau-père et a transmis ce nom, devenu le sien, aux châteaux qu'il a érigés en Lorraine, en Souabe et en Suisse. En fait, il nous paraît plus plausible qu'Adalbert ait pris le nom de Mörsburg, près de Winterthur <sup>(27)</sup>, au centre d'un complexe de biens qu'il a hérités de ses parents <sup>(28)</sup>, et qu'il ait plus tard transmis ce nom à des châteaux bâtis par lui dans des seigneuries nouvellement acquises <sup>(29)</sup>. Mais cela non plus n'est pas démontré: la première mention sûre de Mörsburg est seulement de 1241 <sup>(30)</sup>. Une fouille récente – à vrai dire d'ampleur trop limitée pour être concluante – n'y a rien mis au jour qui soit certainement antérieur au 12<sup>e</sup> siècle <sup>(31)</sup>. Par ailleurs, la première phase de la tour d'habitation, que Kläui date du milieu du 10<sup>e</sup> siècle, ne remonte selon W. Meyer qu'à la première moitié du 12<sup>e</sup> siècle, et encore sous toutes réserves <sup>(32)</sup>.

Dans ces conditions, la seule chose qu'en toute rigueur on puisse affirmer, c'est qu'Adalbert a possédé au moins un château du nom de Mörsberg. Lequel? de préférence l'un de ceux à proximité immédiate desquels on le sait

-possessionné, c'est-à-dire Mörsburg, Marimont-lès-Benestroff, ou à la rigueur Mörsberg à Pliezhausen. Ses relations avec Marimont (canton de Vic) et Morimont demeurent en revanche entièrement hypothétiques (33).

Reste l'argument du nom. Pour Jänichen surtout, le fait que cinq châteaux de Mörsberg aient existé dans des régions où Adalbert von Mörsberg avait des intérêts ne peut être l'effet du hasard. Voire! Mörsberg est un toponyme assez fréquent. Sans prétendre aucunement à l'exhaustivité, citons les sommets de Mörisberg près de Wildenstein (au Sud de Liestal), Mörsberg près de Maisprach (au Sud-Est de Rheinfelden), Morsburg au-dessus de Gueberschwihl (au Sud-Ouest de Colmar), la cour (?) de Morsberc près de Bettelainville (au Sud-Est de Thionville), enfin le château de Morsberg près de Rasdorf (au Nord-Est de Fulda) (33a). Or, plus le nom de Mörsberg est répandu, moins le rapport entre un château de ce nom et Adalbert est contraignant. Qu'un tel rapport soit au moins possible pour cinq châteaux de ce nom sur six connus reste néanmoins troublant. Au total, que Morimont ait été fondé par Adalbert von Mörsberg n'est pour l'instant qu'une hypothèse. Elle ne deviendra une probabilité que si un jour une fouille démontre que le site était occupé dès le début du 12<sup>e</sup> siècle.

### 1.3 Les origines des sires de Morimont

Vers le milieu du 12<sup>e</sup> siècle apparaît une famille noble *de Larga* ou *de Largis*, nom qui en principe peut désigner Ober- ou Niederlarg (34), mais qu'en raison de l'insignifiance de Niederlarg et de l'orientation des *de Larga* vers le Sud et l'Est il y a tout lieu d'identifier à Oberlarg. Un Heinrich von Larg (ou plusieurs homonymes) apparaît d'avant 1147 (35) à 1180 (36); Walter von Larg est cité dans un faux prétendu de 1145 (37), puis en 1161 et – comme frère de Heinrich – vers 1170 (38). Après 1180, la famille disparaît – au moment même où, comme nous allons le voir, apparaît celle de Mörsberg, dont les premiers représentants se prénomment Heinrich et Walter, comme les Larg!

A première vue, nous retrouvons ici un schéma classique: un lignage aristocratique, qui se nommait d'après le village où il résidait, se bâtit un château de montagne et en adopte le nom. En fait les choses sont moins simples, car les Morimont sont des ministériaux, alors que les Larg sont nobles (*edelfrei*): leur place dans les listes de témoins ne laisse aucun doute à ce sujet. Il n'est certes pas entièrement exclu qu'ils soient entrés dans la ministérialité des comtes de Ferrette pour obtenir la possibilité de bâtir un château (ou pour être investis du château déjà existant de Morimont?) – mais il faudrait alors admettre qu'ils aient changé en même temps de statut et de nom, ce qui serait pousser bien loin la spéculation – surtout que Heinrich et Walter sont parmi les prénoms les plus répandus du 12<sup>e</sup> siècle, et que les sources de l'histoire du Sundgau à cette époque sont si clairsemées que la date d'apparition ou de disparition d'une famille de la petite aristocratie est largement contingente. Tentons plutôt de mieux cerner les nobles de Larg.

Ils sont vassaux des évêques de Bâle (39), et en rapport avec l'abbaye de Bellelay et avec les sires d'Asuel; en revanche, je ne les ai trouvés que dans une charte des comtes de Ferrette (40), alors que Heinrich est deux fois témoin pour le duc de Zähringen (41) – orientation fort inhabituelle dans la noblesse alsacienne, et par conséquent significative, d'autant qu'on ne connaît aux Larg – pour l'instant – aucune possession dans l'aire d'influence des Zähringen. Chercheraient-ils un contrepoids à la prépondérance locale des Ferrette? Pour évaluer celle-ci, il faudrait connaître les châteaux existant dans le troisième quart du 12<sup>e</sup> siècle. Morimont existait-il déjà? aux mains des héritiers du comte Adalbert (dont les Larg pourraient dans ce cas être les vassaux), ou des Ferrette? Dans le second cas, où résidaient les Larg? dans une *curtis* du village, ou dans un château (sur motte?) des bords de la Larg (42)? Tant que nous l'ignorons, il sera impossible d'interpréter le rôle des Larg – si ce n'est qu'il est fort improbable qu'ils se soient installés au pied même d'un château qui ne leur aurait pas appartenu, ce qui ne laisse guère que deux possibilités: ou bien ils occupaient eux-mêmes Morimont, ou bien sa construction est postérieure à leur implantation (et les a éliminés?) (42a).

En 1183, l'évêque de Bâle tranche un litige relatif à l'église d'Achkarren, en Brisgau, devant de nombreux ministériaux dont les derniers sont Lütfried de Ferrette (neveu de l'évêque) (43), Ulrich de *Butingen* (non identifié), enfin *Heinricus et Walterus de Morsberc* (44). Ce texte constitue la première mention sûre du château de Morimont. Celui-ci, comme plus de la moitié des châteaux attestés en Alsace avant 1200, apparaît par l'intermédiaire d'une famille qui en porte le nom. Le hasard veut que ce soit dans une charte de l'évêque de Bâle que les Mörsberg soient cités pour la première fois; mais on ignore à quel titre ils sont présents à sa cour, et rien ne prouve qu'ils aient été à son service (Lütfried de Ferrette ne l'est pas non plus). Au 13<sup>e</sup> siècle, Morimont sera fief des comtes de Ferrette, et c'est dans leur ministérialité que nous conduit l'étude des origines de la famille de ce nom.

Les Morimont portent équipolé d'argent et de gueules (45). D'autres familles ont les mêmes armes (46), notamment les Hagenbach et les Heidwiller (47). Or ces trois familles sont liées (48): en 1292, l'héritage de Heinrich von Hagenbach comprend des biens à Heidwiller, et Werner von Heidwiller est tuteur des enfants de Jakob von Hagenbach (49); en 1313, Werner Nuss de Morimont coscelle l'acte par lequel les fils du même Jakob von Hagenbach vendent à Bellelay leurs alleux à Lepuix (Terr. de Belfort), appelés «la terre de Morimont» (50); en 1321, les Heidwiller et les Morimont

ont chacun un quart de finage de Lepuix <sup>(51)</sup>; en 1305, les Morimont ont des biens importants à Heidwiller <sup>(52)</sup>, dont le château appartient depuis 1366, voire 1335, à Werner de Morimont <sup>(53)</sup>.

Les Hagenbach ne sont attestés que depuis 1276 <sup>(54)</sup>. En revanche, les Heidwiller apparaissent – presque toujours parmi les ministériaux des comtes de Ferrette – dès 1105 <sup>(55)</sup>. On peut donc considérer qu'à l'origine, le lignage résidait dans le village ancien de Heidwiller <sup>(56)</sup>, sur la basse Larg, et qu'avant d'essaimer – au 13<sup>e</sup> siècle? – à Hagenbach (à 7 km en amont) <sup>(57)</sup>, il a projeté un rameau à Morimont, à la source de la même rivière – cas particulier d'un phénomène classique à deux égards: il illustre d'abord la tendance des couches supérieures de l'aristocratie, du 11<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècle, à délaisser leurs résidences de plaine, au contact direct des habitats, pour des châteaux de montagne <sup>(58)</sup>; mais ce déplacement de la plaine à la montagne est aussi un passage des terroirs anciennement labourés au monde de l'exploitation sylvopastorale et du défrichement <sup>(59)</sup>. Le type de la *Rodungsburg* – château lié à un défrichement – est largement répandu dans le Jura, où W. Meyer l'a bien mis en lumière. Morimont – pour Meyer *eine typische Rodungsburg* <sup>(60)</sup> – s'y rattache par le fait qu'il a donné naissance à un village.

Ce dernier n'est attesté que par quelques sources du 14<sup>e</sup> siècle. En 1361, les Morimont ont en fief des Habsburg « des sujets à Morimont sous le château » <sup>(61)</sup>, ainsi que des jardins et des *hofstett* dans la basse-cour <sup>(62)</sup>. Les lettres de fief postérieures traduisent « le château de Morimont et le village en contrebas » <sup>(63)</sup>. En 1305 déjà, les Morimont ont fait oblation à l'évêque de Bâle d'une rente en grain sur leurs biens « à Morimont, aux bans de Levoncourt et d'[Ober]larg » <sup>(64)</sup>, ce qui semble indiquer que Morimont n'a pas encore de finage propre, mais qu'on y cultive déjà des céréales. En 1351, la même rente est localisée « au ban de Morimont » <sup>(65)</sup>; entre-temps, il est question en 1308 et 1317 de la dîme de Morimont, sur laquelle l'hospice de Moutier-Grandval a une menue rente <sup>(66)</sup>. Au 19<sup>e</sup> siècle, il restait « de nombreux vestiges de constructions » et un puits au Nord et à l'Est du château <sup>(67)</sup>. Du « village » de Morimont – qui n'était probablement qu'un hameau – on entrevoit finalement à peine l'existence; ni sa naissance, ni sa disparition ne sont datées pour l'instant <sup>(68)</sup>.

#### 1.4 Morimont du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle

Après leur première mention en 1183, les Morimont disparaissent des sources pour 60 ans <sup>(69)</sup>. En 1240, Adelheid, épouse du chevalier Eberhard de *Mörsperg*, donne à l'Ordre Teutonique (représenté notamment par frère Eberhard de *Mörsperg*) tous ses alleux aux diocèses de Strasbourg et de Bâle, mais c'est le chapitre cathédral de Metz qui scelle la charte <sup>(70)</sup>, ce qui semble indiquer que nous avons affaire aux nobles de Marimont-lès-Benestroff <sup>(71)</sup>. En revanche, aucun doute n'est plus possible lorsqu'en 1243 les nobles Cuno et Ulrich von Ramstein <sup>(72)</sup> vendent à Lucelle une forêt entre ce couvent et [Ober]larg, qu'ils ont héritée de la seigneurie de *Mörsperch*, et confirment à la même abbaye le moulin d'[Ober]larg que lui ont donné leur grand-mère et leur mère <sup>(73)</sup>. On peut en conclure que cette dernière est née de Morimont, ce qui témoigne, à la génération précédente, du mariage d'une ministérielle de Morimont avec un noble. Moins brillant est le mariage de Werner von Mörsberg, cité de 1257 <sup>(74)</sup> à 1270, avec une ministérielle de Kienberg, veuve d'un bourgeois de Rheinfelden <sup>(75)</sup>, mais Werner est l'oncle du bourgmestre de Bâle Conrad Münch, de la plus puissante famille chevaleresque de la ville <sup>(76)</sup>.

En 1271, le comte Ulrich de Ferrette fait oblation à l'évêque de Bâle de son comté, y compris du château de *Mörsberc* <sup>(77)</sup>. Pour ce dernier, cet acte n'aura guère de conséquences pratiques; mais il a l'intérêt de prouver – pour la première fois – que Morimont est un fief de Ferrette. On ne sait malheureusement pas depuis quand, d'autant que les Morimont semblent des vassaux fort indépendants: l'un d'eux assiste, comme il est normal, à l'oblation de 1271, mais avant cette date on ne les rencontre jamais dans les actes des comtes <sup>(78)</sup>. Faut-il en conclure qu'ils ne sont leurs vassaux que depuis peu? Difficilement, car leur position dans la liste des témoins de la charte de 1183 montre qu'ils sont ministériaux, et de qui d'autres que les Ferrette pourraient-ils l'être? Il est plus probable que c'est le fait d'avoir disposé d'un château – plus tôt, à notre connaissance, que tous les autres ministériaux des comtes – qui les a rendus à ce point autonomes <sup>(79)</sup>.

Dans le dernier tiers du 13<sup>e</sup> siècle, les sires de Morimont sont déjà très nombreux <sup>(80)</sup>. Au 14<sup>e</sup> siècle, le lignage se ramifie encore bien davantage, ce dont témoigne l'apparition de surnoms tels que Nuss (1313), Brechter (après 1350), Schwitzer (après 1360) <sup>(81)</sup>. Il acquiert les châteaux de Heidwiller <sup>(53)</sup>, de Liebenstein (provisoirement) <sup>(82)</sup> et peut-être de Heimsbrunn <sup>(83)</sup>, amorçant l'ascension qui le conduira au 15<sup>e</sup> siècle au premier rang de la noblesse sundgovienne.

Nous nous en tiendrons à cette esquisse très sommaire de l'histoire de la famille, car c'est uniquement celle du château qui nous importe ici <sup>(84)</sup>. Comme toujours, les sources concernant ce dernier sont rares. Signalons d'abord qu'à l'extinction des Ferrette en 1324, il a passé dans la mouvance de leurs héritiers, les Habsburg. C'est donc surtout dans les documents féodaux autrichiens <sup>(85)</sup> que nous le trouverons cité – et tout d'abord dans le livre des fiefs du duc Rudolf en 1361, qui indique que dix sires de Morimont, représentant six (?) branches de la famille, se partagent la forteresse éponyme: deux branches ont part au château haut et au château bas (*der nidern und der obern burgen ze Mörsperg ir teil*); Heinrich Nuss a un quart du château bas et une maison dans le château haut; Cuntz et son frère Heinrich [Schwitzer?] ont trois-quarts du château haut, ainsi que des dépendants au pied du château (*die knecht, die*

si ze Mörsp̄rg under der burg hant), tandis que Peterman [Brecht] et Jacob ont, outre leur part des châteaux haut et bas, des jardins et des parcelles dans la basse-cour (*ir teil der bürg der obern und der nidern ze Mörsp̄rg und die garten und die hofstett, die in der vorburg gelegen sint*)<sup>(86)</sup>. Le témoignage des livres de fiefs est sujet à caution : il n'est pas rare qu'ils s'inspirent de documents de différentes dates (les plus anciens déjà tout à fait périmés), en les juxtaposant comme s'ils étaient contemporains<sup>(87)</sup>. Mais ce n'est pas le cas ici : les dix sires de Morimont cités dans le recueil de 1361 vivaient bien tous à cette date<sup>(88)</sup>. Cela ne signifie pas forcément que dix mâles adultes de la famille résidaient simultanément au château – ils en possédaient d'autres, et des maisons en ville – mais nous donne une idée de son morcellement. L'essentiel est cependant qu'au milieu du 14<sup>e</sup> siècle Morimont se compose d'un château haut – assez grand pour que la maison qu'y possède Heinrich Nuss en représente moins du quart – d'un château bas et d'une basse-cour. Celle-ci, on l'a vue, est très probablement identique au village, implicitement attesté par les *knecht under der burg*, qui occupent sans doute les *hofstett in der vorburg*<sup>(88)</sup>.

Connue depuis longtemps, l'existence des deux châteaux a été diversement interprétée : les uns cherchent le château haut sur le rocher portant la partie Sud-Est du château actuel<sup>(89)</sup>, qui est beaucoup trop exigüé ; d'autres<sup>(90)</sup> situent le château bas près de l'actuelle ferme-auberge, dont le site n'a rien de défensif et ne laisse deviner aucun vestige ancien. Nous préférons admettre<sup>(91)</sup> que la *nidere burg* est le château primitif à l'Ouest de l'édifice actuel, qui correspondrait à l'*Oberburg*, mais dont l'agrandissement au 16<sup>e</sup> siècle aurait fait disparaître presque toute trace de la basse-cour, qu'on ne peut guère chercher qu'à son pied Nord<sup>(92)</sup>.

Les châteaux doubles ne sont pas rares en Alsace et ailleurs, souvent à la suite d'une ramification du lignage qui les occupe. C'est sans doute ce qui s'est passé ici aussi – probablement au 13<sup>e</sup> siècle, car le morcellement et l'enchevêtrement des droits que l'on constate en 1361 n'ont pu atteindre ce stade qu'au bout de plusieurs générations, à la suite de partages répétés<sup>(93)</sup>.

Une part du château bas a passé de Heintzmann (Heinrich) Nuss aux Truchsess von Rheinfelden, de qui elle a repassé avant 1426 à Petermann von Mörsp̄rg<sup>(94)</sup>. Mais la moitié du château bas passe en 1466 de Werner Truchsess von Rheinfelden à Conrad von Bärenfels<sup>(95)</sup>, de qui elle repasse en 1499 à Sebastian Truchsess von Rheinfelden<sup>(96)</sup>.

Le livre de fiefs de 1361 – c'est caractéristique de ce type de sources – ne contient aucune allusion à la destruction du château, cinq ans auparavant, lors du grand tremblement de terre de 1356. A vrai dire, on est assez mal renseigné sur ce point. Les chroniques qui énumèrent les châteaux victimes du séisme sont bien postérieures à l'événement. Selon W. Wackernagel<sup>(97)</sup>, la plus ancienne serait celle d'Eberhard Müller (1380). En réalité, la chronique anonyme rédigée à la demande d'Eberhard Mülner, *Schultheiss* de Zürich, s'arrête en 1355<sup>(98)</sup>. Le passage relatif au séisme de 1356 – Morimont y figure – est donc dû à un continuateur, et reste à dater. Une liste fort semblable, et incluant également *Mörsp̄rg*, figure dans la chronique compilée par plusieurs sires de Klingenberg, dont le dernier est mort vers 1460<sup>(99)</sup>. Il y a certainement un rapport entre cette source, également originaire de la Suisse orientale, et la précédente. En dernière analyse, l'une et l'autre dérivent certainement d'une chronique bâloise perdue, car on ne peut guère attendre d'un Zürichois une connaissance aussi détaillée des châteaux de la *Regio Basiliensis*. Mais les listes bâloises conservées, dont aucune n'est antérieure à 1400<sup>(100)</sup>, sont assez différentes et ne mentionnent pas Morimont. Il serait imprudent d'en tirer une quelconque conclusion : aucune de ces listes ne peut prétendre être complète, et toutes sont trop postérieures à l'événement pour mériter une entière confiance. En tout état de cause, le témoignage des chroniques dites de Mülner et de Klingenberg tient en deux mots : « Mersperg [...] s'est écroulé ». Ce qu'on sait des autres châteaux dans le même cas<sup>(100a)</sup> prouve que le sens réel d'« écroulé » varie de « plus ou moins endommagé » à « totalement ruiné et définitivement abandonné ». Quant au mot *Mersperg*, faut-il l'entendre des deux châteaux, ou d'un d'entre eux seulement ? On pourrait être tenté d'attribuer au séisme la disparition du château bas, mais en fait rien n'est moins sûr. Inversement, les lettres de fief qui mentionnent *die nider vesty* jusqu'à la fin du 15<sup>e</sup> siècle ne suffisent pas à prouver sa survie, de sorte qu'on ignore totalement quand et comment elle a disparu<sup>(101)</sup>.

C'est avec Pierre de Morimont (1432-74) que débute vraiment l'ascension de la famille. Il est le chef de file des « faucons » de la noblesse sundgovienne. Il joue un rôle de premier plan dans la venue des Armagnacs en Alsace (1444) et dans la guerre qui s'ensuit entre Bâle et l'Autriche (1445-46), au cours de laquelle il se signale en reprenant par surprise le château de Pfeffingen aux Bâlois (1446). La garnison qu'il y place sera pendant toute la guerre une épine dans la chair de Bâle<sup>(102)</sup>. Pierre de Morimont est donc un des nobles les plus connus et les plus haïs à Bâle et dans toute la Confédération. Si son château avait été pris, la nouvelle aurait eu un retentissement immense, et occuperait une large place dans les nombreuses chroniques du temps. Or aucune d'elle n'en souffle mot. Clause, qui affirme sans source que Morimont a été détruit par les Bâlois en 1445, ne mérite donc aucune créance<sup>(103)</sup>.

Les événements de 1468 ressemblent beaucoup à ceux de 1445 : la politique belliciste de l'Autriche – poussée par la noblesse sundgovienne, à la tête de laquelle se trouve toujours Pierre de Morimont – provoque une invasion des Confédérés en Haute-Alsace, qu'ils ravagent sans rencontrer de résistance. Les faits sont connus par plusieurs chroniques suisses, qui énumèrent complaisamment les châteaux détruits par les troupes confédérées. Morimont n'y figurent pas<sup>(104)</sup>, ce qui n'empêche pas Salch<sup>(105)</sup> d'affirmer qu'il a été détruit par les Bernois. Il se fonde sur une lettre de Berne

à Soleure, mais celle-ci annonce uniquement l'intention de lancer une expédition punitive en direction de Morimont (*gon Mörperg*) <sup>(106)</sup>. Rien ne prouve que ce projet ait été exécuté. L'a-t-il été que les Bernois se sont très probablement contentés, selon l'usage, d'incendier quelques fermes et de raser le bétail aux environs de Morimont. Le libellé de la lettre ne permet nullement de conclure qu'ils aient envisagé le siège du château, et encore moins qu'ils l'aient effectué et mené à bonne fin <sup>(107)</sup>.

Ainsi les destructions du château en 1445 et 1468, toujours invoquées comme *terminus post quem* des vestiges actuels, ne résistent-elles pas à l'examen: aucun texte ne les atteste. En d'autres circonstances, on en conclurait qu'il n'est pas sûr qu'elles aient eu lieu. Ici, on peut aller plus loin et faire jouer légitimement l'argument *a silentio*: compte tenu de l'abondance des sources et de la célébrité de Pierre de Morimont, on peut affirmer que son château n'aurait pu être détruit ni même simplement assiégé sans qu'un texte au moins en fasse mention. Il faut donc rechercher d'autres causes à la reconstruction de Morimont, dont le résultat se voit encore aujourd'hui.

### 1.5 L'ascension des Morimont et la reconstruction du château

Le principal artisan de l'ascension de la famille, semble-t-il, est Peter, qui est pendant trente ans (1439-69) le chef de file de la noblesse sundgovienne. A la faveur de cette position, il devient *Landvogt* (avant 1455-1464), et joue un rôle de premier plan jusqu'à l'arrivée de Hagenbach, fin 1469 <sup>(102)</sup>. On voit mal sur quoi repose en dernière analyse son ascendant, mais il est probable que sa fortune n'y est pas étrangère. Ses alleux et ses fiefs, mal connus, ne semblent pas d'une ampleur exceptionnelle. Ce sont ses gageries qui l'élèvent au-dessus de ses pairs. Avec son frère Conrad, il a hérité de son père Hans celle de la seigneurie de Ferrette <sup>(108)</sup>. Il la perd entre 1454 et 1457, mais entre-temps il a reçu en gage les seigneuries de Delle (1443) et de Belfort (1450), auxquelles s'ajouteront celles de Rosemont (1457), d'Angeot et d'Isenheim (1461). En 1469, le montant total de ses engagères dépasse 36000 florins <sup>(109)</sup>. Il meurt entre 1474 et 1478 <sup>(110)</sup>, laissant à son fils Caspar une fortune et un prestige qui lui permettront d'épouser successivement deux comtesses <sup>(110)</sup>, et de devenir *Landvogt* autrichien (à Ensisheim) en 1487 <sup>(111)</sup>. Il ne quittera ce poste que pour devenir *Landvogt* impérial (à Haguenaue) en 1504 <sup>(112)</sup>. Son élévation au rang de baron (*Freiherr*) en 1488 <sup>(113)</sup> ne fait donc que sanctionner l'ascension de la famille, qui semble se poursuivre avec son fils Hans Jacob. Ce dernier, marié en 1502 à la comtesse Margarete von Fürstenberg <sup>(114)</sup>, succède à son père comme *Landvogt* impérial en 1511; il le reste jusqu'en 1528 ou 1530, et meurt entre 1533 et 1538 <sup>(115)</sup>.

C'est donc au temps de Caspar et de Hans Jacob que les Morimont sont au zénith de leur puissance et de leur fortune. Il est compréhensible qu'ils aient voulu mettre le château dont ils portent le nom en harmonie avec la position sociale qu'ils ont acquise, et il est prouvé que Hans Jacob a pour le moins contribué à cette œuvre, puisque ses armes et celles de son épouse ornaient la tour Nord-Est du château, accompagnées de la date de 1515 <sup>(116)</sup>.

1515, c'est aussi la date de la reconstruction de Landskron par les Reich von Reichenstein <sup>(117)</sup>, et cette coïncidence attire l'attention sur un autre aspect de la reconstruction de Morimont. Pendant tout le 15<sup>e</sup> siècle, les Habsburg sont en conflit avec les Suisses, qui leur sont militairement bien supérieurs, de sorte que le Sundgau est constamment à la merci d'incursions venues du Sud-Est, comme on l'a vue en 1445, 1468 et 1499 <sup>(118)</sup>. A aucun moment les Habsburg n'ont sérieusement tenté de parer à cette menace en fortifiant la frontière jurassienne. Sur une distance de 45 km, de Bâle à Delle, cinq châteaux seulement la jalonnent (si l'on excepte d'insignifiants *wigerhäuser* comme Waldighofen ou Courtavon): Landskron, Morimont, Ferrette, Florimont et Delle. Aucun n'est aux mains des Habsburg: les deux premiers sont tenus en fief, les trois derniers en gage par des nobles de leur mouvance <sup>(119)</sup>. L'Autriche a subventionné la reconstruction de Landskron par les Reich (qui lui avaient forcé la main), et sûrement celle de Ferrette par les Truchsess von Wolhausen en 1488. La réédification de Morimont par une famille de confiance n'était pas pour lui déplaire, mais elle n'avait pas grande valeur stratégique <sup>(120)</sup>. Ajoutons qu'à partir de 1530, la Confédération, paralysée par les haines confessionnelles, ne constitue plus une menace pour les Habsburg. Quoi qu'il en soit, tout indique que les travaux entrepris par les Morimont correspondent infiniment plus à leurs intérêts symboliques qu'aux intérêts militaires de l'Autriche antérieure.

A la mort de Hans Jacob (1533/38), sa veuve et ses fils mineurs, à qui il a laissé «de lourdes dettes et de gros procès» <sup>(121)</sup>, auraient connu la gêne (*armuth und noth*), et n'auraient été sauvés d'une ruine complète que par le mariage rapide de l'aîné, Hans Jacob, avec la comtesse Regina Fugger (de noblesse récente, mais certainement bien dotée). C'est du moins ce qu'affirme un acte de 1549 <sup>(122)</sup>, mais son témoignage est suspect, car il contient une renonciation du cadet, Heinrich, à sa part d'héritage (Delle, Morimont, la cour et la dîme d'Obernai <sup>(123)</sup>) au profit de son frère aîné, à charge pour celui-ci d'assumer les dettes de son cadet. Or la suite des événements fait penser que Hans Jacob a circonvenu son jeune frère (en noircissant le tableau de sa situation financière?) pour lui extorquer cette renonciation. Toujours est-il que dès 1552, les deux frères sont à couteaux tirés <sup>(124)</sup>, et que Heinrich obtient en 1566 que sa part d'héritage lui soit rendue, ce qui ne met fin ni aux hostilités entre les deux frères <sup>(125)</sup>, ni à leurs difficultés financières: après avoir vendu les seigneuries de Delle et de Belfort, ils songent dès 1571 à faire de même pour celle de Morimont <sup>(126)</sup>, et y sont finalement contraints par leurs créanciers en 1580/81 <sup>(127)</sup>.

Retenons de ce drame familial qu'à partir de la mort de Hans Jacob le Vieux (1533/38), ou en tout cas à partir de 1549, ses fils sont trop appauvris et trop désunis pour qu'on puisse raisonnablement leur attribuer de grands travaux au château. Mais en étaient-ils seuls possesseurs ?

D'après les lettres de fiefs, Morimont est tenu en communauté (*Samtlehen*) <sup>(128)</sup> par tous les mâles adultes de la famille. Au 16<sup>e</sup> siècle, celle-ci comprend deux branches, qui remontent à deux fils du *Landvogt* Caspar: le *Landvogt* Hans Jacob et son frère Johann <sup>(129)</sup>. Le fils de ce dernier, Franz, est investi de Morimont, en tant qu'aîné du lignage, en 1538 <sup>(130)</sup>. Il est bailli du duc de Wurtemberg en Forêt-Noire (et donc protestant) en 1552 <sup>(131)</sup>. Ses droits sur le château n'ont apparemment existé que sur le papier. En tout cas, alors que Hans Jacob et Heinrich se le partagent, se le disputent, y habitent ou y entretiennent un *vogt*, Franz et ses descendants, eux, n'y sont jamais présents. Il ne semble donc pas non plus qu'on puisse attendre d'eux de grands travaux de construction.

La conclusion qui semble se dégager de ces données, c'est que la reconstruction de Morimont devait être achevée, en tout cas pour l'essentiel, à la mort de Hans Jacob le Vieux, donc avant 1538. Cette datation paraît compatible avec les résultats de l'étude stylistique (ci-dessous, 2.6). On n'aura toutefois de certitudes à ce sujet que lorsque les recherches en cours de M. Munch seront publiées <sup>(132)</sup>.

## 1.6 La fin du château

En 1581/82, les Morimont vendent leur *Stammschloss* aux comtes Johann et Bernhard von Ortenburg-Salamanca <sup>(133)</sup>, qui descendent de l'espagnol Gabriel Salamanca (+ 1539), grand argentier de l'archiduc et futur roi Ferdinand. Celui-ci avait acquis le comté d'Ortenburg en Carinthie, ainsi que les seigneuries de Brunstatt, Landser et Essert en Haute-Alsace, où il aurait même été deux fois *Landvogt* <sup>(134)</sup>. Il avait amassé en peu de temps une fortune considérable, que ses héritiers n'ont pas su préserver. Ils semblent s'être endettés pour acheter Morimont, et ne l'ont pas encore entièrement payé en 1593; mais Bernhard en engage déjà une partie en 1588 <sup>(135)</sup>. Plusieurs états de leurs dettes et des rentes qu'ils ont vendues <sup>(136)</sup> donnent l'impression d'une débâcle financière, que la guerre de Trente Ans ne fera que précipiter <sup>(137)</sup>. Il n'y a donc pas lieu de s'attendre à de grands travaux de leur part.

En 1637, Morimont est incendié par les troupes françaises <sup>(138)</sup>. Il ne sera pas reconstruit. En 1659, Louis XIV confère «le fief, terre et seigneurie de Morimont» au lieutenant-colonel Robert de Vignacourt (ou Wignancourt), commandant de Porrentruy <sup>(139)</sup>, dont les descendants le conserveront jusqu'à la Révolution. Ce sont eux qui bâtissent avant 1748 l'actuelle ferme-auberge, appelée «cense» au 18<sup>e</sup> siècle et – bien à tort – «nouveau château» par Quiquerez <sup>(140)</sup>.

Après la Révolution, les ruines du château sont exploitées comme carrière, jusqu'à ce que Quiquerez y mette le holà (ci-dessous, 2.7). Une nouvelle campagne de consolidation en 1901-1905 ne suffit pas à arrêter les dégradations: dès 1908, il faut interdire l'accès au site en raison du danger d'écroulement <sup>(141)</sup>.

Même s'il a été construit par le comte Adalbert, Morimont est essentiellement le château de la famille du même nom, qui l'a possédé pendant au moins quatre siècles. Longtemps restée à un niveau relativement modeste, cette famille a connu une remarquable ascension du milieu du 15<sup>e</sup> au début du 16<sup>e</sup> siècle. Fort logiquement, le château a connu la même évolution, et les transformations que les Morimont y ont entreprises à l'époque de leur splendeur, pour le conformer à celle-ci, ont pratiquement fait disparaître – du moins en élévation – les vestiges d'un passé bien plus ancien que la visite du monument actuel ne le ferait penser.

## 2. BAUGESCHICHTE

(Vgl. dazu Abb. 1 - 3) <sup>(142)</sup>

### 2.1 Die westliche Burg

Der Bauplatz von Mörsberg ist keineswegs unangreifbar: ein gegen Westen gerichteter Berggrat mit sanften Wiesenhängen im Norden, an der Südseite von niedrigen Kalkfelsen bekrönt. Allein am Westende laufen die Felsen in zwei Vorsprüngen aus, die wenigstens dreiseitig etwas Sicherheit versprechen. Der obere dieser beiden Felsköpfe trägt den ältesten Bauteil der heutigen Ruine (vgl. 2.2), der untere bildet 50 m westlich davon die äußerste Bergspitze, die ein scharf eingeschnittenes Tal überragt. Mauerreste an dieser Stelle sind zweifellos einer selbständigen Burganlage (Westburg) zuweisen, denn die relativ hoch erhaltene Südostecke bezieht sich deutlich auf den Graben, der den Felskopf von der großen Burg trennt <sup>(143)</sup>. Diese Burg darf man eben aufgrund ihrer Lage an der von Natur aus sichersten Stelle für die ältere halten <sup>(144)</sup>, zugleich auch für die «nidere» Burg von 1361 (vgl. 1.4). Erkennbar ist

nur ihre Außenmauer, im Süden und Nordwesten noch aufgehend, sonst nur in Spuren; der Südostecke ist auf dem Hang ein Mauerstück aus kleineren Bruchsteinen vorgelagert, wohl von einem jüngeren Torzwinger. Bei einer großen Länge von 24 m ost-westlich handelte es sich jedenfalls um eine recht kleine Anlage, wobei man eine Vorburg anstelle der heutigen (Ost-) Burg vermuten mag. Eine Datierung der Baureste ist kaum möglich; die relativ saubere Schichtung der Bruchsteine im besterhaltenen südlichen Mauerstück steht einer Erbauung im 12. Jh. – wie sie historisch erschließbar ist – jedenfalls nicht entgegen. Genauere Erkenntnisse zu dieser Anlage und damit zu den Ursprüngen von Mörsberg könnte nur eine archäologische Untersuchung bringen.

Spätestens im Zusammenhang des Ausbaues der östlichen, heutigen Burg im 16. Jh. müssen die Bauten der Westburg abgetragen worden sein <sup>(145)</sup>, denn die Scharten des Brunnenrondells wären durch einen hohen Bau in nur 7 m Entfernung blockiert worden.

## 2.2 Der Wohnbau auf dem Felskopf (13./14. Jh.)

Der obere der beiden erwähnten Felsköpfe ist durch den Halsgraben der großen Burg östlich isoliert worden und wurde so Teil ihrer Angriffsseite. Seine gerundete Ostseite ebenso wie die Nordseite mit dem Ringmaueranschluß sind künstlich geglättet, um mit den aufgesetzten Mauerwerkteilen optisch zu verschmelzen. Der Aufwand dieser Maßnahme und auch die Einbeziehung der anschließenden Ringmauer zum Nordostrondell lassen vermuten, daß die Überarbeitung erst im 16. Jh. stattfand; ein bescheidener Graben wird schon vorher bestanden haben.

Auf dem Fels steht ein weitgehend zerfallener wohnturmartiger Bau, der älteste erhaltene Teil der Burg. Er war etwa 15,5 m lang, 7 m breit und an beiden Schmalseiten abgerundet. Erhalten ist ein Teil der Südwand bis zur Höhe von drei Geschossen, sonst nur Grundmauern unter hohem Schutt: der Westteil über dem späteren Torbau fehlt völlig. Die Südwand ist 1,50 m stark, die Rundung gegen die Angriffsseite erreichte 2,20 m. Im untersten Geschoß, unmittelbar über dem Felsen, lagen südlich zwei Fenster, das westliche mit erhaltenem Gewände (östlich eine sekundäre rechteckige Maulscharte). Auch in den beiden Obergeschossen blieben Reste von je einem kleinen Fenster; sie sind schon sehr weitgehend zerfallen. Im ersten Obergeschoß («3. Obergeschoß» in Abb. 2) sind oben in der Fensternische die Kanäle eines hölzernen Ringankers sichtbar <sup>(146)</sup>.

Für die Datierung dieses Baues kann allein das erhaltene Fenstergewände Hinweise geben: ein schlichtes gefastes Rechteckfenster mit Gitterlöchern, wie es seit der Mitte des 13. Jhs. denkbar ist <sup>(147)</sup>, aber zweifellos auch noch im 14. Jh.; letztlich bleibt eine so schlichte Form bis an die Schwelle der Renaissance vorstellbar. Mit den historischen Daten – der erheblichen Vermehrung der Herren von Mörsberg im 13./14. Jh. – stimmt diese Datierung des Wohnbaues jedenfalls unproblematisch überein. Eine Grabung könnte vielleicht noch Genaueres ermitteln, denn unter dem hohen Schutt mögen fundhaltige Schichten bewahrt sein <sup>(148)</sup>.

## 2.3 Der Südwestturm (15. Jh.)

Der Südwestturm <sup>(149)</sup> unterscheidet sich grundsätzlich von den Kanonenrondellen an den anderen Ecken der Burg. Als Schalenturm über ovalem Grundriß erhebt er sich mit 2-3 m dicken Mauern noch heute fünf Geschosse hoch, was etwa 25 m Höhe an der Außenseite entspricht. Sein Mauerwerk, plattiger Bruchstein in sehr regelmäßigen Schichten, sticht gleichfalls von den anderen Burgteilen ab. Ursprünglich besaß er nur Balkendecken – wie man an den Kragsteinresten in den jüngeren Gewölbeansätzen über dem Erdgeschoss erkennt – und in den vier erhaltenen Geschossen Feuerwaffenscharten, teils hochrechteckig, teils als querrrechteckige Maulscharten <sup>(150)</sup>. Vom fünften Geschoß blieben nur Reste, insbesondere eines Erkers im Norden <sup>(151)</sup>.

Die Ringmauer steht beidseitig mit dem Turm im Verband und zeigt auch entsprechendes Mauerwerk. Der Rest der Westringmauer ist nur noch etwa 5 m lang, dann setzt nach deutlichem Knick die Verlängerung des 16. Jhs. an. Ein Lichtschlitz auf Kellerhöhe belegt, daß an den Turm von Anfang an ein Gebäude anschloß, der Vorgänger des Südbaues aus dem 16. Jh. <sup>(152)</sup>.

Die heutige Südmauer der Burg, die direkt auf der Felskante steht, dürfte in ihrer ganzen Länge mit dem Südwestturm gleichzeitig sein – sie ist jedoch durch das Fehlen aller Fenstergewände (und eine sehr betonhaltige Restaurierung) nicht mehr datierbar <sup>(153)</sup>. Fraglos ist lediglich, daß diese Mauer im 16. Jh. durch eine äußere Vormauerung auf die heutige Dicke von 2,70 m verstärkt wurde <sup>(154)</sup>: die Fuge der Vormauerung gegen den Turm ist in voller Höhe sichtbar und das Mauerwerk der Schale ist sehr viel gröber als jenes des Turmes.

Auch für die Datierung von Turm und Ringmauer stehen nur wenige Anhaltspunkte zur Verfügung. Die Scharten sind bereits eindeutig für Feuerwaffen vorgesehen, sodaß der Turm nicht vor das 15. Jh. datiert werden darf <sup>(155)</sup>. Es scheint naheliegend, daß seine beachtliche Höhe noch auf die unmittelbar benachbarte Westburg zu beziehen ist <sup>(156)</sup> – die ja bis ins 15. Jh. in Lehnbriefen belegt ist, ohne daß wir freilich wissen, ob sie wirklich solange existiert hat (vgl. 1.4).



Wie aber hat man sich im Spätmittelalter die Gesamtanlage der östlichen Burg bzw. der «oberen Burg» (1361) vorzustellen? Hierzu sind nur grundsätzliche Überlegungen möglich, denn der Neubau des 16. Jhs. hat gründlich *tabula rasa* gemacht<sup>(157)</sup>. Die Felsen am Südrand bilden auf diesem wenig günstigen Bauplatz ja schon die sicherste Stelle, und man darf daher beide spätmittelalterlichen Bauteile, die erhalten blieben – den hochgelegenen Wohnbau und den Südwestturm – dem herrschaftlichen Bereich zuordnen, d.h. der Kernburg. Die Vorburg mit ihren Gärten und Hofstätten, von denen 1361 die Rede ist, muß ganz zweifellos auf dem ebenen Gelände nördlich davon gesucht werden, d.h. im Bereich des heutigen Nordbaues mit seinen Rondellen, oder sogar noch weiter nördlich bzw. nordöstlich. Dafür sprechen nicht nur das Gelände und der Nachweis mehrerer Linien der Herren von Mörsberg mit sicher erheblichem Platzbedarf – auch die Erwähnungen eines Brunnens und von Bauresten «im Norden und Osten der Burg» im 19. Jh. belegen dies<sup>(158)</sup>. Heute sind vor Ort – auf dem Hang im Norden und Nordosten – allerdings nur noch minimale Spuren menschlicher Tätigkeit zu erkennen. Wie das Verhältnis von Vorburg und «Dorf» war, in welchem von beiden *die knecht, die si ze Mörsberg under der burg hant* ihre Häuser hatten, das entzieht sich unserer Kenntnis<sup>(159)</sup>.

#### 2.4 Der Neubau im 16. Jahrhundert: Nordbau und Nordrondelle

Der aufwändige Neubau, durch den Mörsberg im 16. Jh. seine heutige Form fand, bezog die beschriebenen älteren Teile zwar ein, bedeutete aber eine umfassende Neustrukturierung der Anlage. Durch den langen Nordbau mit seinen zwei Eckrondellen wurde eine trapezförmige Konzeption vom Reißbrett verwirklicht, die keinerlei Rücksicht auf eventuelle ältere Bauten erkennen läßt. Ein Graben, im Osten und Westen an die älteren Quergräben anschließend, war in dem fast flachen Gelände unverzichtbar<sup>(160)</sup>.

Das *Nordostrondell*, durch die überragenden Felsen in besonders gefährdeter Position, war mit 18 m Durchmesser und 5,80 m Mauerdicke das stärkste der Burg. Leider ist dem Steinraub nur sein Kellergeschoß teilweise entgangen (Abb. 5); es muß mindestens zwei weitere Geschosse besessen haben. Die Jahreszahl «1515» und das Allianzwapen von Hans Jacob I. von Mörsberg und Margarethe von Fürstenberg, die sich an diesem Rondell befunden haben, hat Walch gegen Mitte des 18. Jhs. noch gesehen<sup>(161)</sup>, während sie Mitte des 19. Jhs. schon verschwunden waren<sup>(162)</sup>.

Das *Nordwestrondell* (14,60 Durchmesser bei 4,20 Mauerdicke; Abb.5) steht schon etwas tiefer am Hang und besitzt daher ein zweites Untergeschoß. Das obere Kellergeschoß, wie das untere mit drei Scharten ausgestattet, ist mit einer wohl erhaltenen Kuppel überwölbt; eine zweite war über dem unteren vorgesehen, blieb aber unausgeführt. Über dem Erdgeschoß, ebenfalls mit drei Scharten versehen und nur teilweise erhalten, folgten über einer Balkendecke im Obergeschoß zwei rechteckige Räume, die zweifellos mit den östlich benachbarten Schloßräumen zusammenhingen<sup>(163)</sup>. In ihren weitgehende abgetragenen Mauern sind noch eine Fensternische mit Seitensitzen, eine kleinere Scharte und die Abbruchspur der Querwand erkennbar.

Von dem 50 m langen und 12 m tiefen *Nordbau*, dessen 3,20 m dicke Nordwand zugleich die Außenmauer der Burg war, sind über dem schlichten Gewölbekeller, der durch Treppe und Rampe vom Hof erreichbar ist<sup>(164)</sup>, nur geringe Reste erhalten. Ein kleiner Teil der hofseitigen Fassade<sup>(165)</sup> erreicht noch die Höhe des ersten Obergeschosses; im übrigen deuten lediglich Grundmauerspuren<sup>(166)</sup> die Aufteilung des Erdgeschosses an. Zwei Treppentürme waren beiden Enden der langen Hoffassade vorgesetzt; der östliche<sup>(167)</sup> war in einen Nebenbau an der Ringmauer eingebaut, wird diesen aber überragt haben.

Die einzige Quelle, die die Hoffassade des Nordbaues noch ein wenig vollständiger zeigt, eine Zeichnung der Ruine von 1749 in Walchs *Miscellanea Luciscellensia*<sup>(168)</sup> (Abb. 4), ist leider sehr ungekonnt und verfälscht die Verteilung und Größe der Fenster erheblich, wie ein Vergleich mit den erhaltenen Teilen des Nord- und Südflügels zeigt. Das Hauptportal, in Resten erhalten, besaß nach dieser Zeichnung eine Rahmung in Renaissanceformen. Von seinen Pilastern sind schwer beschädigte Reste erhalten (Abb. 7), die aber immerhin beweisen, daß das Portal nicht sekundär eingefügt wurde, daß seine Formen folglich den gesamten Bau datieren. Auch die von Walch erwähnten « unterschiedlich ausgehauenen Figuren »<sup>(169)</sup> (etwa Wappenhalter?) deuten auf reiche Ornamentik der Hoffassade.

Hinter dem Portal lag ein Vorraum in der gesamten Tiefe des Baues, westlich davon ein Raum mit einem Kamin<sup>(170)</sup> in der Mitte der Nordwand und vier großen Kreuzstockfenstern zum Hof (Abb. 6). In diesem Raum darf die «Hofstube» vermutet werden: der vornehme, stets im Erdgeschoß liegende und der Küche benachbarte Ebraum spätmittelalterlicher Adelssitze<sup>(171)</sup>. In die Südostecke des Raumes war eine Wendeltreppe eingestellt, deren Fundamente erkennbar sind<sup>(172)</sup>; durch den erdgeschossigen Teil dieser Wendeltreppe führte zugleich der einzige Zugang vom Vorraum in die vermutliche «Hofstube». Wichtig für die Architekturauffassung des unbekanntes Architekten ist die Tatsache, daß die Wendeltreppe vom Hof nicht erkennbar war, sondern hinter rechteckigen Fenstern lag, die völlig den übrigen der «Hofstube» glichen: er zog die Glattheit der fast vierzig Meter langen Fassade einer Gliederung durch einen mittleren Treppenturm vor. Diese Gestaltung steht in bemerkenswertem Widerspruch zu den sonstigen Üblichkeiten der südwestdeutschen Renaissance<sup>(173)</sup> (vgl. 2.6).

Östlich der Eingangshalle ist wohl der Küchenbereich anzunehmen<sup>(174)</sup>. Zwar fehlene eindeutige Spuren eines Herdes oder Kamines, aber der erste der beiden Räume besaß nach der Darstellung der *Miscellanea* (Abb. 4) wohl eine Tür zum Hof, und der östliche war durch einen Schacht mit dem Keller verbunden, den man am ehesten als Speisenaufzug verstehen darf (?). Die übrigen Räume des Geschosses – zwei am Westende, einer östlich – sind nicht bestimmbar.

Im Obergeschoß dürfte über der vermutlichen «Hofstube» ein Saal gelegen haben, von dessen großen hofseitigen Fenstern geringe Reste zeugen. Alle übrigen Dispositionen die Baues bleiben uns unbekannt, auch ob es eventuell noch ein zweites Obergeschoß gegeben hat<sup>(175)</sup>.

## 2. 5 Der Neubau im 16. Jahrhundert: die Bauteile im Westen und Süden

Die beiden Halbrondelle im Westen und Süden (*Brunnenrondell* und *Südrondell*) sind nicht nur beide an die ältere Außenmauer der Burg angebaut, sondern zeigen auch etwas andere Merkmale als die nördlichen Eckrondelle (Abb. 5). Ihre Mauerschale, die aus großen Quadern besteht, ist viel aufwändiger und schließlich weicht auch die Gestaltung der Innenräume ab: die beiden Nordrondelle waren noch «echte» Türme mit großen Innenräumen konzentrischer Grundrißform, die von Zwischendecken getrennt sind. Süd- und Brunnenrondell können dagegen als Mauermassive beschrieben werden, in denen nur eben jene ganz unregelmäßigen Innenräume ausgespart sind, die für die Aufstellung der Geschütze unabdingbar waren<sup>(176)</sup>.

Das *Brunnenrondell* enthält im Erdgeschoß nur eine Rundbogennische für den Brunnen<sup>(177)</sup>. Da für dessen Anlage die kaum ältere Ringmauer durchbrochen wurde, gehören Brunnen und Rondell sicher zu einem zeitlich und funktional einheitlichen Bauvorgang – der Brunnen wurde aus Arbeitersparnis eng an den vorhandenen Graben gesetzt und mußte deshalb durch ein neu vorgesetztes Rondell geschützt werden. Im ehemals gewölbten Obergeschoß sind zwei Scharten angeordnet, während die verfallenen obersten Teile in der Hauptsache wieder massiv waren. Ein Gang, dessen Spuren in der Ringmauer südlich des Rondells noch erkennbar sind, verband nach Walch<sup>(178)</sup> Süd- und Nordbau miteinander. Für den Brunnen besitzen wir im übrigen einen *terminus ante*: als man 1559 einen Gutachter für den Brunnen der Hohkönigsburg benötigt, wählt man Jorg Beyer, mit der Begründung, er habe die Brunnen von Landskron, Mörsberg, Pfirt und und Belfort gemacht<sup>(179)</sup>.

Das *Südrondell* besaß nur unregelmäßige, kleine Innenräume<sup>(180)</sup> auf Hofebene und darunter, deren Schießscharten ausschließlich flankierendes Feuer erlaubten (Abb. 5). Über dem Erdgeschoß folgte bereits die Plattform, d.h. das Rondell war wesentlich niedriger als die dahinterliegenden Gebäude; die hinaufführende Treppe ist sekundär vermauert<sup>(181)</sup>. Der dreieckige *Torzwinger* mit seinen vier Meter dicken Außenmauern und der runden Streichwehr an der Südostecke entstand zusammen mit dem Südrondell, aus dessen Ostscharte<sup>(182)</sup> er vollständig bestrichen werden konnte. Seine Ostwand mit dem Tor<sup>(183)</sup> ist – bis auf geringe Mauerreste auf dem überragenden Fels – dem Steinraub zum Opfer gefallen, wie auch die oberen Teile der Streichwehr. Von ihr ist nur der Kern des Mauerwerks mit der unteren kleinen Schießkammer original, Mauerschale und obere Teile gehören erst ins 19. Jh.<sup>(184)</sup>. Auch von dem weit vorgeschobenen *Außentor* (nicht auf Abb. 1) zeugt nur noch ein geringer Rest; den ehemaligen Zusammenhang zeigt die Zeichnung Walchs von 1749<sup>(185)</sup> (Abb.4). Knapp innerhalb dieses Tores ist ein zweiter Graben festzustellen, der etwa 15-20 m vor dem Hauptgraben quer durch den Felsgrat getrieben werden sollte, aber unvollendet blieb<sup>(186)</sup>.

*Südbau* und *Torbau* – Teile eines einheitlichen Flügels – nahmen die gesamte Südfront der Anlage zwischen Südwestturm und dem Felsen mit dem älteren Wohnbau ein. Ihre Außenmauer hat durch Verfall und vergrößernde Restaurierung alle datierbaren Details eingebüßt; von der Hofwand zeugt ein ähnlich formloser Rest des polygonalen Treppenturmes<sup>(187)</sup>. Lediglich an den beiden korbogigen Toren sind datierbare Formen erhalten, die eindeutig der Renaissance zuzuweisen sind, nämlich die schräggestellten, kassettierten Gewände (im 19. Jh. stark restauriert)<sup>(188)</sup> und profilierte Sockel<sup>(189)</sup> (Abb. 5) innen und außen. Mindestens der verschüttete Keller geht aber vor das 16. Jh. zurück, wie der erwähnte Lichtschlitz in der Westwand belegt<sup>(190)</sup> (vgl. 2.3); eine Mauerscharte zur Bestreichung des Hanges entstand erst mit der Verstärkung der Südwand. Das Erdgeschoß wurde im 16. Jh. eingewölbt, wie sekundäre Konsolen im Südwestturm belegen, und auch Reste den Schildbögen in jenem Rest des Hofwand, der mit dem Treppenturm erhalten blieb; aus ihrer Spannweite darf man auf Zweischiffigkeit schließen.

Im Ostteil des Südbaues gibt Walch die «Hoffcapel» (Hofkapelle) an, «welche gewölbt und gemahlet war, hatte zweyen fenster», die er in der Hofwand östlich des Treppenturmes deutlich darstellt. Er spricht hier aus eigener Anschauung, denn «1724 hab ich das gemähl gesehen»<sup>(191)</sup>. Mit dieser unbezweifelbaren Angabe verliert Quiquerez immer wieder abgeschriebene Vermutung jede Basis, die Kapelle habe über dem Tor gelegen. Der Bereich des Obergeschosses über der Torfahrt – beide Geschosse waren hier gewölbt<sup>(192)</sup> – schloß nämlich nordöstlich mit einem Halbrund, das weitgehend in den höheren Felsen gearbeitet ist, auf dem der ältere Wohnbau stand. Diesen heute wieder unter Schutt begrabenen Bereich hatte Quiquerez im Frühjahr 1865 in unbekanntem Umfang freigelegt und fälschlich als Kapelle über dem Tor interpretiert. Dabei sind die Treppenstufen in der vermeintlichen «Apsis»<sup>(193)</sup> noch heute erkennbar und führen zu einer ganz anderen Interpretation (Abb. 8): um eine Verbindung zwischen dem

Südflügel und dem Wohnbau auf dem Fels zu schaffen, wurde hier offenbar ein Treppenturm <sup>(194)</sup> errichtet, dessen unterer Teil halbrund in den Fels gearbeitet war und Quiquerez Anlaß zur Fehlinterpretation als «Apsis» gab. Die gesamte Bausubstanz in diesem Bereich gehört jedenfalls ins 16. Jh. <sup>(195)</sup>: nicht nur die beiden Tore, sondern auch ein Pilasterrest an der Südseite im Obergeschoß zeigen eindeutige Renaissanceformen <sup>(196)</sup>.

## 2.6 Der Neubau im 16. Jahrhundert: Datierung

Im 16. Jh. also entstand Mörsberg, unter Beibehaltung weniger Teile der älteren Burg, praktisch vollkommen neu (Abb. 9). Dabei blieb jedoch in der Mischung von Wohn-, Repräsentations- und Verteidigungsfunktionen der traditionelle Burgcharakter durchaus erhalten. Mit seinen fünf Rondellen und zwei großen Wohnbauten war es eines der imposantesten Bauvorhaben, die in dieser spätesten Zeit des Burgenbaues im Elsaß verwirklicht wurden.

Es gibt deutliche Hinweise, daß der Neubau in Abschnitten ausgeführt wurde bzw., daß es in begrenztem Umfang auch Planänderungen gab. Am deutlichsten wird dies im Falle des Brunnenrondells, das mit durchgehender Fuge gegen die Ringmauer gesetzt ist; nichtsdestoweniger ist diese selbst erst ins 16. Jh. zu setzen. Es war ferner schon erwähnt worden, daß Brunnenrondell und SüdrondeLL gemeinsame Merkmale der Innenräume und Scharfen aufweisen, die sie von den beiden Nordrondellen unterscheiden. Diese Unterschiedlichkeit findet sich auch bei den Mauerschalen: lagerhafter Bruchstein bei den Nordrondellen, Glatquaderung beim Brunnenrondell (fast ganz) und beim SüdrondeLL (teilweise); Glatquader finden sich auch an der hohen Wand des Südflügels im Torbereich.

Aus diesen Beobachtungen läßt sich folgender Ablauf wahrscheinlich machen. Im ersten Bauabschnitt wurde die ältere Burg abgetragen – erhalten blieben nur der Wohnbau auf dem Fels und der Südwestturm (wohl mit einem anschließenden Gebäude) – und es entstand eine großzügige Neuanlage: der lange Nordbau mit den beiden Eckrondellen und kurzen Mauerstücken zur südlichen Anbindung. Daß diese nördlichen Teile in einem Zuge entstanden sind, belegen neben der konzeptionellen Einheit die Mauerverbände – im Nordwesten allerdings eindeutiger als an der auf Fels gegründeten und stark zerstörten Nordostecke.

Erst nachdem diese Ausweitung der Anlage vollendet oder weit fortgeschritten war, dürfte man Neubau und Verstärkung der älteren Teile in Angriff genommen haben: Südbau, SüdrondeLL und Torzwinger, zuletzt das Brunnenrondell. Der Ausbau blieb unvollendet, wie nicht nur der angefangene zweite Graben vor dem Halsgraben zeigt: neben dem Südwestturm stellte insbesondere der alte Wohnbau auf dem Felsen eine deutliche Schwachstelle der Verteidigung dar. Gerade hier war ein massiver Deckungsbau mit Kanonenstellungen zur Beherrschung des östlichen Vorgeländes unverzichtbar – man vergleiche etwa das «Große Bollwerk» der Hohkönigsburg (nach 1479) oder jenes von Dorneck/Kt. Solothurn (1545–49). Stattdessen wurden lediglich einige Scharfen in den vergleichsweise schwachwandigen Wohnbau eingebaut <sup>(197)</sup>.

Es bleibt die Frage nach der genauen Datierung – die bald abschließend geklärt sein wird. Denn jüngst würden wichtige Unterlagen zum Neubau aufgefunden (was uns leider erst knapp vor Fertigstellung dieses Aufsatzes bekannt wurde) deren Aussagen hoffentlich bald publiziert werden <sup>(198)</sup>. Unter den unglücklichen Umständen dieser Überschneidung paralleler Forschungen kann hier also eine nur vorläufige Einschätzung gegeben werden, die auf den bisher bekannten Quellen, vor allem aber auf den Aussagen des Baues selbst beruht.

Als Datum für den Beginn des Neubaus ist häufig die angebliche Zerstörung durch die Schweizer 1445 genannt worden – die reine Erfindung ist (vgl. 1.4) – und als Abschluß das Jahr «1515» nach der von Walch notierten Inschrift am NordostrondeLL. Dies ist völlig spekulativ, denn die Jahreszahl kann ebensogut den Beginn des Ausbaues markieren oder irgendwo in seiner Mitte liegen. Was nun wirklich der Fall ist, kann bis zum Vorliegen der Aktenauswertung vor allem durch Stilvergleiche untersucht werden, für die freilich auch nur begrenztes Material zur Verfügung steht.

Für die rekonstruierbaren Kreuzstockfenster (Abb. 6) des Nordbaues gibt es Vergleichsbeispiele von der 2. Hälfte des 15. Jhs. bis ins 17. Jh. hinein, und zwar in weiten Teilen Europas, auch im französischen und westschweizerischen Raum. Im nahen Basel ist das schlichte Kreuzstockfenster eher selten – hier herrschen um 1500 das Staffelfenster und das rundstabprofilierte Kreuzstockfenster vor (Rathaus, 1507–13; Zum Weißen Bären), obwohl das Kreuzstockfenster schon im 13. Jh. (!) auftrat (Spalenhof). Zieht man jedoch ergänzend Freiburg im Breisgau heran – das wirtschaftliche und geistige Zentrum Vorderösterreichs und insoweit dem Sundgau verbunden – so finden sich in den dortigen Bürger- und Staatsbauten zahlreiche direkte Vergleichsbeispiele, die alle Jahrzehnte zwischen 1490 und 1570 erfassen <sup>(199)</sup>.

Eine Einengung dieses noch allzu weiten Datierungsspielraumes ist durch die Detailformen (Abb. 5) der Portale und Tore von Mörsberg einerseits, der Sockelprofile andererseits möglich. Die Kassettierungen der Torgewände des Südbaus und der Pilaster am Portal des Nordbaues (Abb. 7) sind eindeutige Renaissanceformen, deren Datierung allerdings von der schwierigen Frage abhängt, welcher Kunstlandschaft bzw. welcher Einflußrichtung man den Bau

zuordnen will. Mörsberg liegt ja exakt auf der Sprachgrenze, zudem im Sundgau, der westlichen Einflüssen stets besonders stark ausgesetzt war. Bedenkt man weiterhin, daß die Mörsberger über ihre Hofämter durchaus internationale Kontakte besessen haben, so darf man ihren Neubau nicht einfach dem südwestdeutschen Raum bzw. dem Oberrheingebiet zuordnen.

Sähe man Mörsberg einfach als einen Bau der elsässisch-südwestdeutschen Renaissance, so wären seine Formen kaum wesentlich vor 1540 denkbar <sup>(200)</sup> – aber dieser Ansatz trifft auf erhebliche Probleme. Er ist zunächst schwer mit der Jahreszahl « 1515 » und dem Allianzwappen von Hans Jacob I./Margarethe von Fürstenberg am Nordostrondell zu vereinbaren. Hans Jacob I. war von etwa 1513 bis zu seinem Tode zwischen 1533 und 1538 Oberhaupt der älteren Linie. In die Zeit um 1513/15 fällt folglich, im Gegensatz zur Vermutung von Quiquerez und seiner Nachfolger, eherder Baubeginn – was auch praktisch überzeugt, denn das Nordostrondell steht an besonders gefährdeter, schnell zu sichernder Stelle. Die enormen wirtschaftlichen Schwierigkeiten, in die die Söhne Hans Jacobs nach seinem Tode geraten, stellen einen weiteren Hinweis dar, daß der Neubau noch unter ihrem Vater zu Ende gebracht wurde. Stimmt man dieser Einschätzung zu, so verkehrt sich der stilgeschichtliche *terminus post* 1540 in einen historisch bedingten *terminus ante* 1538!

Dieses Dilemma ist nur lösbar, wenn man die Vorbilder des demnach beachtlich frühen Renaissancebaues nicht im Südwestdeutschen sucht, sondern eher in Frankreich. Von den wenigen erhaltenen Einzelformen her steht dem tatsächlich nichts im Wege: sowohl für die Staffelung der Pilaster als auch für das Fehlen einer Ornamentierung in ihren Kassetten gibt es im ostfranzösischen Raum Vergleichsbeispiele aus dem 1. Viertel des 16. Jhs. <sup>(201)</sup>. Freilich stünde einer späteren Datierung des Neubaus (in die Zeit der letzten Mörsberger, 1538-81) aus stilgeschichtlicher Sicht auch nichts entgegen – und die Quellenlage legt die Erbauung vor 1538 zwar sehr nahe, schließt aber die spätere Errichtung nicht mit absoluter Sicherheit aus (vgl. 1.5).

Zum definitiven *terminus ante* wird damit die Nachricht, daß der Brunnen vor 1559 abgeteufelt worden ist (vgl. 2.5). Wie lange vor 1559 dies geschehen war, bleibt zwar offen, denn wir wissen nicht, wie lange Jorg Beyer, der Brunnenbauer, schon tätig war – immerhin war er kein Anfänger mehr, weil er schon vier Brunnen wichtiger Burgen angelegt hatte. Hinzu kommt, daß Brunnen und Brunnenrondell ja einen der jüngsten Teile des gesamten Neubaus darstellen. Auch auf dem Wege dieser Abschätzung kommt man also auf einen Baubeginn von Mörsberg erheblich vor 1559.

Eine Errichtung erst durch die Grafen von Ortenburg-Salamanca, nach dem Ankauf 1581, ist demnach auszuschließen. Denn ein so aufwändiger Bau kann jedenfalls nur mit der starken Bindung der Mörsberger an ihren namengebenden Stammsitz erklärt werden, der mit spät erworbenem Reichtum nach Kräften ausgebaut wurde. Den Grafen von Ortenburg-Salamanca, für die Mörsberg nur eine von vielen Besitzungen in der Gegend war und die zudem 1581 finanziell schon in Schwierigkeiten waren (vgl. 1.6), ist ein so umfassender Neubau auch deswegen nicht mehr zuzutrauen <sup>(202)</sup>.

Als Datierung für den Neubau von Mörsberg ist also mit hoher Wahrscheinlichkeit ein Baubeginn um 1513/15 festzuhalten, und eine Vollendung wahrscheinlich bis 1538, womit wir einen frühen, französisch geprägten Renaissancebau vor uns hätten – ein durchaus bemerkenswertes Ergebnis, was das Eindringen der Renaissance in den südwestdeutschen Raum betrifft. Endgültige Sicherheit wird uns freilich erst die Vorlage der von M. Munch entdeckten Unterlagen bieten können.

## 2.7 Der Neubau im 16. Jahrhundert: Würdigung

Auch der Versuch, Mörsberg in die Befestigungsarchitektur seiner Zeit einzuordnen <sup>(203)</sup>, trägt unter den obwaltenden Unsicherheiten natürlich noch hypothetischen Charakter. Das 16. Jh. war ja auch in diesem Bereich eine Zeit grundsätzlicher Entwicklungen. Der neue Festungstypus, das bastionäre System mit seinen Fünfeckbastionen <sup>(204)</sup>, in Italien seit dem späten 15. Jh. entwickelt, eroberte bis zum frühen 17. Jh. praktisch die ganze Welt, setzte sich im deutschen Südwesten allerdings nur sehr zögernd durch. Der Straßburger Daniel Speckle (1536-89) <sup>(205)</sup> publizierte zwar 1589 das erste theoretische Werk eines Deutschen zur bastionären Befestigung, das durchaus auf der Höhe der Entwicklung war, konnte aber nur höchst reduzierte Bauten dieser Art verwirklichen (Lichtenberg) <sup>(206)</sup>. Den ersten geschlossenen Bastionsring im Elsaß erhielt Benfeld erst 1615-32 <sup>(207)</sup>, und auch in Baden, Württemberg und der Schweiz sind vor dem frühen 17. Jh. keine bastionären Festungen nachweisbar – wesentlich später als etwa im Rheinland, in Franken oder Brandenburg <sup>(208)</sup>.

Der südwestdeutsche Raum blieb vielmehr während des gesamten 16. Jhs. der Form des Rondells verpflichtet <sup>(209)</sup>, meist in Form der Verstärkung besonders gefährdeter Stellen, oft aber auch in einer Gruppierung, die imposanter Selbstdarstellung der zumeist adeligen Burgherren mehr schuldete als fortifikatorischer Systematik <sup>(210)</sup> (Landskron, Heidelberg). Im Bereich des Jura können als rondellbewehrte Anlagen des 16. Jhs. etwa genannt werden: Dorneck (1499-1549) <sup>(211)</sup>, Montvoie (wohl sp. 15.-Anf. 16. Jh.) <sup>(212)</sup>, Landskron (um 1515-16) <sup>(213)</sup>, die Stadtbefestigung von

Solothurn (1505-48) <sup>(214)</sup> und ein Eckrondell von Porrentruy (spätes 16. Jh.) <sup>(215)</sup>. Auch wenn man einige wichtige Bauten im weiteren südwestdeutschen Raum betrachtet, wird deutlich, daß man hier fast im gesamten 16. Jh. noch Rondelle baute. So entstand das letzte Rondell der pfalzgräflichen Residenz Heidelberg, der «Dicke Turm», 1533 <sup>(216)</sup>, das «Rondell Augusta» der württembergischen Festung Hohentwiel sogar erst 1569-93 <sup>(217)</sup> und schließlich auch ein so aufwändiger Bau wie der Munot in Schaffhausen 1564-85 <sup>(218)</sup>.

Vor internationalem Hintergrund betrachtet, war also der Neubau von Mörsberg – wenn er tatsächlich um 1513-38 zu datieren ist – fortifikatorisch durchaus auf der Höhe seiner Zeit; nur der italienische Festungsbau war damals schon deutlich weiter entwickelt. Trotzdem hatte der Bau von Anfang an etwas Anachronistisches, und zwar aufgrund des Bauplatzes – denn jede ernsthafte Begutachtung hätte schon bei Baubeginn zu dem Ergebnis führen müssen, daß jeglicher Ausbau gegen Artillerie unsinnig war. Praktisch ringsum konnte der Angreifer seine Batterien optimal in Stellung bringen, im Osten auf gleicher Höhe und in nächster Nähe, im Süden und Westen auf weit überragenden, nahen Bergen <sup>(219)</sup>. Kaum je wird deutlicher als hier, daß die schartenübersäten Rondelle Ähnliches bedeuteten wie die schimmernden Rüstungen und Federbüsche jener Spätzeit: martialisches Zitat ritterlicher, an den Stammsitz gebundener Tradition – militärisch aber hoffnungslos überholt.

## 2.8 Erhaltungsmaßnahmen im 19. Jahrhundert und heute

Der Zustand von Mörsberg im Jahre 1988 – als die hier vorgelegte Untersuchung abgeschlossen wurde – spiegelte sehr direkt wider, wie die Burg im 18./19. Jh. zur Gewinnung von Steinmaterial abgebrochen wurde: fast völlig verschwunden sind insbesondere die Bauten im Osten und Norden, wo die Wagen zum Abtransport gut heranfahren konnten. Die Restaurierungsmaßnahmen von A. Quiquerez (1864/65 ff.), die R. Claerr dokumentiert und interpretiert hat <sup>(220)</sup>, hatten daher zwei Ziele: die Begrenzung des witterungsbedingten Verfalls und die Sperrung der Burg für die Steinräuber. Auf den Grundmauern des Nordostrondells und der kleinen Streichwehr des Torzwingers wurden dünne Mauern errichtet <sup>(221)</sup>, die zugleich den Zugang zur Burg sperrten und die äußere Form wieder erkennbar machten. Auch im Bereich des Tordurchganges ist die Arbeit von Quiquerez deutlich zu erkennen, vor allem in den stark restaurierten Kassetten des hofseitigen Torbogens und der danebenliegenden geraden Treppe.

Die z.Z. (1989) laufenden Arbeiten haben leider mit der weisen Zurückhaltung von Quiquerez nichts mehr zu tun. Anstatt mit einer vorsichtigen Sicherung der Ruinen fortzufahren, wie sie beim ältesten Wohnbau auf dem Fels schon durchgeführt war, soll offensichtlich an Stelle des Nordbaues ein Neubau errichtet werden – obwohl, wie oben dargestellt, von diesem nur der Keller und ein geringer Teil der Hofwand erhalten ist und keine einzige Darstellung des erhaltenen Baues vorliegt! Zu diesem Zwecke ist die Oberseite des Kellergewölbes massiv mit Beton aufgefüllt worden, wobei wichtige Spuren der früheren Gestalt des Erdgeschosses bereits zerstört oder verdeckt wurden (Fundamente des mittleren Treppenturmes, Kalkstein- und Backsteinpflasterung); zur Abdichtung des Kellers, der keineswegs von unmittelbarer Zerstörung bedroht war, hätte es wesentlich schonendere Maßnahmen gegeben!

Dabei ist der begonnene Neubau umso kritikwürdiger, weil er der Öffentlichkeit gegenüber nach Kräften verschleiert wird <sup>(222)</sup>, sodaß die angestrebte Nutzung vollkommen im Dunkeln liegt. In den umliegenden Dörfern kursierende Gerüchte nicht nur über ein Restaurant, sondern sogar über eine Diskothek (!) tragen nicht eben zur Beruhigung des Betrachters bei. Für beide Zwecke gäbe es in der Umgebung von Mörsberg wahrhaftig geeignetere Gebäude, die ohne Zerstörung eines bedeutenden Baudenkmals und mit geringerem finanziellen Aufwand herzurichten wären!

Den beiden Verfassern bleibt so zum Abschluß leider nur die Versicherung, daß sie mit diesen Vorgängen nichts zu tun haben: insbesondere die Vermessung der Burg sollte der wissenschaftlichen Erkenntnis und der Kalkulation einer schonenden Restaurierung dienen, nicht einem Neubau, der allen Erkenntnissen der Denkmalpflege in den letzten hundert Jahren auf das Grundsätzlichste widerspricht.

- AD = Archives départementales  
 AHR = Archives départementales du Haut-Rhin  
 AM = Archives Municipales  
 G. BISCHOFF, Gouvernés et gouvernants en Haute-Alsace à l'époque autrichienne. Les états des pays antérieurs des origines au milieu du 16<sup>e</sup> s., 1982 (Soc. Savante d'Alsace, grandes publications, 20).  
 A. BRUCKNER, *Regesta Alsaciae ævi merovingici et karolini* 495-918, 1. Quellenband (mehr nicht erschienen), 1949.  
 BUB = R. Wackernagel u.a. (Hrsg.), *Urkundenbuch der Stadt Basel*, 11. Bde. Basel 1890-1910.  
 R. CLAERR, Le château du Morimont, in: *Annuaire de la Soc. d'Hist. Sundgauv.*, 1981, S. 23-34.  
 R. CLAERR, En marge d'un centenaire: Quiquerez et la restauration du Morimont, in: *Annuaire de la Soc. d'Hist. Sundgauv.*, 1982, S. 51-60.  
 R. CLAERR, Stichwörter « Morimont » (château, famille), in: *Encyclopédie de l'Alsace*, Bd. 9, 1984, S. 5241-5245.  
 R. CLAERR, La restauration du Morimont vers 1865, in: *Annuaire de la Soc. d'Hist. Sundgauv.*, 1983, S. 41-60.  
 CLUB des jeunes de Leimbach (A. Ehret). Rapports de sondages dactyl., 1974 et 1975, aux AHR.  
 HU = R. Maag u.a. (Hrsg.), *Das Habsburger Urbar, 1899-1904* (Quellen z. Schweizer Geschichte, XIV u. XV/I-2).  
 H. JÄNICHEN, Zur Übertragung von Burgnamen, in: *Alemannisches Jahrbuch* 1959, S. 34-43.  
 J. KINDLER VON KNOBLOCH, *Oberbadisches Geschlechterbuch*, 3 Bde., 1898-1919.  
 P. KLÄUI, *Hochmittelalterliche Adelsherrschaften im Zürichgau*, 1960. (Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich, 40/2).  
 P. MARICHAL (Hrsg.), *Cartulaire de l'évêché de Metz*, 2. Bde. 1903-08 (Mettensia, 4-5).  
 W. MERZ, *Burgen des Sissgus*, 4 Bde., 1909-14.  
 W. MEYER, *Burgen von A-Z - Burgenlexikon der Regio*, hrsg. von den Burgenfreunden beider Basel, Basel 1981.  
 C.A. MÜLLER, Die Burgen in der Umgebung von Basel und das Erdbeben von 1356, in: *Basler Zeitschrift für Geschichte* 55. 1956, S. 25-73.  
 A. QUIQUEREZ, Morimont [résumé de QUIQUEREZ, Notice], in: *Bulletin de la Soc. pour la Conservation des Monum. hist. d'Alsace*. 2<sup>e</sup> série, 4, 1866, 84-100, avec plan du château ibid. 3, 1865, h.t.  
 A. QUIQUEREZ, Notice historique sur le château de Morimont, in: *Revue d'Alsace*, 1859, S. 337-346, 445-458, 481-496, 541-8.  
 RA = *Revue d'Alsace*.  
 R. RECHT (Hrsg.), *Dictionnaire des châteaux de France, Alsace*, 1980, Stichwort « Oberlar (Château de Morimont) », p. 138-141 (Hist. par G. Bischoff, descr. par G. Meyer).  
 P. RÜCK, *Die Urkunden der Bischöfe von Basel bis 1213*, 1966.  
 Ch.-L. SALCH, *Dictionnaire des châteaux de l'Alsace médiévale*, 1976.  
 J. G. SCHWEIGHÄUSER und A. de GOLBERY, *Antiquités de l'Alsace...* 2 Bde., Mulhouse 1828.  
 J. TROUILLAT, *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*, 5 Bde., 1852-67.  
 UB = *Urkundenbuch*.  
 B. WALCH, *Miscellanea Luciscellensia*, Handschrift von 1748, Univ.-Bibl. Basel (Mscr. H I 29a; Mörsberg: S. 221-9).  
 R. WILL, *Essai d'une typologie du château médiéval de l'Alsace*, in: *Châteaux et guerriers de l'Alsace médiévale*, Strasbourg 1975, S. 88-222.  
 J. WIRTH, *L'évolution architecturale des châteaux-forts alsaciens*, in: *Châteaux et guerriers de l'Alsace médiévale*, Strasbourg 1975, S. 238-366.  
 ZGO = *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*.

NOTES / ANMERKUNGEN

\* Für besondere Unterstützung gebührt u.a. Dank:

G. Meyer (Dép. du Haut-Rhin, Service de recherche), der die Vermessung der Burg anregte, R. Claerr u. Th. Tschamber (Soc. d'Hist. Sundgauvienne) und vor allem den Architekturstudenten der TU Berlin, die im Oktober 1987 unter der Leitung von Th. Biller die Grundrisse (Abb. 1.2) vermaßen: Wolfram Belz, Kerstin Gummelt, Claudia Lais, Christian Metzke, Bernd Mey, Max Neunzert, Jens Thormann und Andrea Wolters (Eintragung der Bauzeiten in die Pläne: Th. Biller).

- (1) «Le fié a signour de Morimont» en 1282: TROUILLAT, II 353 n° 269. Il serait sans doute possible de trouver des mentions plus anciennes aux Archives de l'Ancien Evêché de Bâle à Porrentruy.
- (2) Ed. A. CALMET, *Histoire... de Lorraine*, 1728, I, preuves, c. 293 = 21745, II, preuves, c. 118, et d'après Calmet TROUILLAT, I 84 n° 44. Reg.; Ph.A. GRANDIDIER, *Histoire... d'Alsace* I, 1787, preuves, 45 n° 93 (d'après Calmet); BRUCKNER, 202 n° 322 (d'après Calmet et Trouillat).
- (3) TROUILLAT, I 85 n° 44; KLÄUI, 59; JÄNICHEN, 36.
- (4) Sinon, les plus anciennes mentions remontent au 10<sup>e</sup> et au début du 11<sup>e</sup> s.: Chr. WILSDORF, L'apparition des châteaux en Haute-Alsace d'après les textes, in *Actes du 101<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes*, Lille 1976, Archéologie, 61-76.
- (5) *Neue deutsche Biographie* I 294. - Pour résoudre cette contradiction, Calmet (n. 2) «corrige» arbitrairement la date en 787 (19<sup>e</sup> année de Charlemagne); TROUILLAT rétablit la date primitive, mais sans mentionner ce qu'elle a d'impossible; enfin BRUCKNER fait subir au texte la même manipulation que Calmet, mais sans la signaler, lui, au lecteur!
- (6) Comme l'ont bien vu F.J. HIMLY, *Observations sur les sources de l'histoire du haut moyen âge alsacien*, in RA 90. 1951, 46 n° 322, et M. PARISSÉ, *La noblesse lorraine*, 1976, I 68 n. 37.
- (7) Dans sa première éd., il n'identifie aucun nom, et dans la seconde uniquement *Salrab* à Salarbe (localité inconnue de moi).
- (8) En y ajoutant celle de *Hinkinga villa* à Huningue (!), et en omettant celle d'Altorf: BRUCKNER 202 n° 322.
- (9) BRUCKNER, 546: «Vahl, Grosstänchen und Hingsingen im Elsass» (sic !).

- (10) J.G. STOFFEL, De l'ancienneté du château de Morimont, in *Le bibliographe alsacien* 4. 1869, 204-206.
- (11) HIMLY (n. 6).
- (12) E. de BOUTEILLER, Dict. topogr. de la Moselle, 1874, identifie *Cundic* à Condé (canton de Boulay), *Altorf* à Altroff (canton de Metzervisse), et *Tanna villa* à Grostenquin (à 42 km du précédent!).
- (13) S'aidant de H. LEPAGE, Dict. topogr. de la Meurthe, 1862, STOFFEL (n. 10) identifie également *Humburc* à Hombourg (canton de Saint-Avold), *Rorpac* à Robach (lequel?), *Bozonis villa* à Bouzonville (Arr. de Boulay) et *Cundic* à Cutting (canton de Dieuze). Dans le dernier cas, l'opinion de BOUTEILLER (n. 12) paraît préférable.
- (14) Rien d'antérieur au 16<sup>e</sup> s. ne subsiste dans les archives de Saint-Avold (AD Moselle H 328-351).
- (15) *Humbur(c)* ne peut guère être Hombourg (canton de Habsheim) dont la forme la plus ancienne est *Hamberg* en 1227 (Th. v. LIEBENAU ed., UB Beromünster 101 n° 24).
- (16) *Humbur(c)* = Hombourg, à 6 km de Saint-Avold; *Cundic* = Condé, à 20 km de Saint-Avold; *Bozonis villa* = Bouzonville, à 24 km de Saint-Avold; *Hinkinga villa* = Hinckange (canton de Boulay), à 22 km de Saint-Avold: voir ces noms dans LEPAGE (n. 13) et BOUTEILLER (n. 12).
- (17) La ponctuation de Calmet est aberrante, celle de Trouillat corrigée au jugé; la bonne, dans ce cas précis, reste incertaine. Je n'ai pas trouvé de *Ropac* à proximité des deux Hombourg mosellans ni du Hombourg sarrois, mais je connais mal ces régions.
- (18) Le seul Altdorf connu en Haute-Alsace est un habitat disparu près de Wettolsheim, cf. L.G. WERNER, Les villages disparus de la Haute-Alsace, 1921, s.v.
- (19) Vahl (comm. de Laning) et Vahl-Ebersing, tous deux au SE de Saint-Avold; Vahl-lès-Faulquemont, au SW de Saint-Avold; Vahl-lès-Benestroff, sans oublier Wahlen en Sarre. – Altroff (comm. de Bettelainville, canton de Metzervisse); Bourgalstroff (canton de Dieuze); Francaltroff (canton d'Albestroff); Sarraltroff (canton de Fénétrange) et Niedaltdorf (Kreis Saarlouis). – Rohrbach-lès-Bitche, Rorbach (canton de Dieuze), Saint-Jean-Rohrbach (canton de Forbach).
- (20) Das Reichsland Elsass-Lothringen, 1901, III/2 1140; LEPAGE (n. 13), 146. – En fait, il existe dans l'arrondissement de Château-Salins deux châteaux du nom de Marimont/Morsberg: l'un dans la comm. de Marimont-les-Benestroff (canton d'Albestroff), l'autre 17 km plus au Sud, dans celle de Bourdonnay (canton de Vic-sur-Seille). Le premier, attesté à partir de 1186 par des mentions d'une famille de petite noblesse qui en porte le nom (H. BEYER & al., éd., *Mittelrheinisches UB* II 120 n° 86: *Cono de Moirsberch* témoin d'un acte relatif aux droits du curé de Benestroff sur la dime de Vahl (*Wales*); cf. *ibid.* II 187 n° 145), appartient au 13<sup>e</sup> s. à deux branches des comtes de Saarbrücken, les Leiningen (MARICHAL I n° 4, 257, 262) et les Zweibrücken (K. PÖHLMANN & A. DOLL, *Reg. der Grafen von Zweibrücken*, index; cf. I. TOUSSAINT, *Die Grafen von Leiningen*, 1982, 113). Le second apparaît lors de son oblation à l'évêque de Metz par Thierry de Réchicourt (Dietrich von Rixingen) en 1242 (MARICHAL I n° 29, cf. aussi n° 252, 258, 72); il passe au 14<sup>e</sup> s. aux Leiningen-Rixingen (Linange-Réchicourt): TOUSSAINT 56-60; MARICHAL II 164 & 185. L'un des deux (plutôt le second) semble appartenir aux Dagsburg dans le 3<sup>e</sup> quart du 12<sup>e</sup> s.: AD Meurthe & Mos. B 481/04, éd. B. METZ in *Etudes Médiévales* (suppl. à *Pays d'Alsace*) 4. 1987, 34; sur la date cf. *ibid.*, 5-6.
- (21) JÄNICHEN 36. Je n'ai pu consulter H. JÄNICHEN, *Die Burg Mörsberg bei Mittelstadt*, in *Heimatkundliche Blätter für den Kr. Tübingen*, 10/1, Juni 1959.
- (22) KLÄUI 49-53; JÄNICHEN 36.
- (23) F.L. BAUMANN, ed., *Die Urkunden von Allerheiligen zu Schaffhausen* (Quellen zur Schweizer Gesch., III/1) 32 n° 15 (= *Württembergisches UB* I 296 n° 241 & 341 n° 270) et 119 n° 70. Piezhausen est à l'extérieur, mais à peu de distance du Neckargau.
- (24) M. GROSDIDIER de MATONS, *Le comté de Bar*, 1922, 89-119; Thierry est encore vivant en 1102 et déjà mort en 1105: TROUILLAT I 220-225 n° 148-151.
- (25) L. VIELLARD, *Documents et mémoire sur l'histoire du Territoire de Belfort*, 1884, 201 n° 148 et 205 n° 153. Localisation des villages cités: GROSDIDIER (n. 24), 115, et *Annuaire de la soc. d'hist. et d'archéol. de la Lorraine* 15. 1903, 273-276.
- (26) BAUMANN (n. 23), 76 n° 47.
- (27) J'appelle ce château *Mörsberg* pour me conformer à l'usage actuel et le distinguer des Mörsberg alsacien et souabe; au Moyen-Age, lui aussi s'appelle Mörsberg.
- (28) Si du moins les déductions de KLÄUI sont concluantes; je ne connais pas assez l'histoire de la Souabe et de la Suisse orientale pour en juger; cependant, même dans ce domaine dont il est un spécialiste reconnu, Kläui éveille parfois le doute par des affirmations sans source et des conclusions fondées sur des arguments non décisifs.
- (29) Que la coutume de donner à un château le nom de son fondateur ou d'un autre possesseur (qui lui-même porte souvent celui d'un château plus ancien) ait été répandue, a été démontré par JÄNICHEN à l'aide d'exemples convaincants. On en trouverait aisément d'autres, comme Salm en Vosges, qui doit son nom à Salm en Ardennes.
- (30) UB der Stadt und Landschaft Zürich II 58 n° 555; KLÄUI 60.
- (31) J. OBRECHT, *Die Mörsburg. Die archäol. Untersuchungen von 1978/79*, in *Die Grafen von Kyburg* (Schweizer Beiträge zur Kulturgesch. & Archäol. des Mittelalters, 8), 1981, 129-176.
- (32) W. MEYER, *Der Burgenbau im kyburgischen Machtbereich*, in *Die Grafen von Kyburg* (n. 31), en part. 75; KLÄUI 48 & 60.
- (33) Kläui et Jänichen ne se sont pas aperçus qu'il existait deux châteaux de Marimont en Lorraine (cf. n. 20), phénomène dont il faut laisser l'explication à l'érudition lorraine. En ce qui concerne Morimont, faisons justice d'un argument subsidiaire de KLÄUI (59): Adalbert est comte de Mörsberg, or il n'y a pas de comté de Mörsburg/Winterthur, donc il est comte de Mörsberg/Sundgau. Il aurait pourtant été facile de vérifier qu'il n'y a pas davantage de comté de Morimont! En fait, Adalbert vit à une époque où les comtes cessent de porter le nom d'un comté traditionnel pour prendre celui d'un de leurs châteaux – ce qui n'implique pas que ce dernier soit le chef-lieu d'un comté, sauf si l'on considère que la notion même de comté a changé: ce n'est plus une circonscription administrative, mais une seigneurie dont le maître porte le titre de comte.
- (33a) Sur les Mörsberg suisses: MERZ IV 84 & 113; à Gueborschwihr: A. SCHERLEN, *Die Herren von Hattstatt*, 1908, 110; à Bettelainville: *Die alten Territorien des Bezirkes Lothringen*, II 384 & 477; en Hesse: K. TILLMANN, *Lexikon der deutschen Burgen und Schlösser*, II 674. Signalons encore *die matten ... den man spricht der Mörsperg ... neben Husen nachtweide*, au ban de Colmar: AM Colmar AH B 11, *Urbar* de 1395, f° 52v; et un essart à Friesen (Sundgau) appelé *der alte Mörsberg* en 1316: AHR H Malte Friesen 2 / 10.
- (34) MEYER, *Burgen*, 58, propose de chercher la résidence des *de Larga* sur la « motte » du Goldi(g)berg, comm. de Friesen, à l'emplacement supposé de l'antique Larga. Il semble ignorer les fouilles de R. & J. SCHWEITZER (cf. *Bull. du Musée Hist. de Mulhouse* 76. 1968, 25-46), dont une des conclusions est que le Goldi(g)berg n'est pas une motte. Par ailleurs, rien ne permet d'affirmer que le toponyme de Larga soit resté attaché à ce site jusqu'au 12<sup>e</sup> s.
- (35) Selon MEYER, *Burgen*, 58 (sans source), sa première mention est de 1142.

- (36) TROUILLAT I-II, index sous *Larg*; datations à rectifier par RÜCK, 91; ajouter RÜCK 288. TROUILLAT II 28 n° 19 est daté de 1187 [en fait 1188], mais H. de *Larges* y figure comme témoin (?) d'une donation antérieure à 1180.
- (37) TROUILLAT I 290 n° 190; RÜCK 86-87.
- (38) RÜCK 288; TROUILLAT I 349 n° 229 = VIELLARD (n. 25) 298 n° 244.
- (39) TROUILLAT I 292 n° 192; sur la date cf. RÜCK 85.
- (40) TROUILLAT I 525 n° 351; sur la date cf. *ibid.* II 707, note.
- (41) BUB I 33 n° 43 (1169); *Rappoltsteinisches UB I 50 n° 35* (1180).
- (42) La mention d'un lieu-dit *Burgstal* à Oberlag – in *dem banne ze Large*, mais sans localisation précise – en 1348 et 1349 (AHR H Lucelle 104 et 32/1) n'est pas concluante.
- (42a) En 1193, Heinrich von Steinbrunn et sa femme Gertrud donnent à Lucelle des biens à *Lumswilre* pour leur âme et celle de Heinrich de *Larga*, père de Gertrud, avec l'accord de la mère de cette dernière: AHR H Lucelle 79/4, ed. RÜCK 293. Selon une mention (16<sup>e</sup> /17<sup>e</sup> s.) au dos de la charte, *Lumswilre* ne serait pas Luemswiller (canton d'Altkirch), mais Oberluemswiller (sur la Lucelle, à l'emplacement de la MF Saint-Pierre, au pied de Löwenburg). La participation des parents de Gertrud montre que *Lumswilre* leur a appartenu avant de passer à H. von Steinbrunn. Ce seraient donc les *Larg* – et non les Steinbrunn, comme le veut Werner MEYER, *Die Löwenburg im Berner Jura*, 1968, 7-8, qui auraient des ancêtres communs avec les Löwenberg. Mais il n'est pas exclu que les *Larg* et les Steinbrunn appartiennent à un même clan familial; en tout cas, les prénoms des premiers Steinbrunn connus sont Walter (avant 1147: TROUILLAT I 293 n° 192 et 322 n° 209, cf. RÜCK 85 & 100) et Heinrich (avant 1168: TROUILLAT I 525 n° 351 [cf. II 707, note] et 412-41 n° 268; THOMMEN (n. 43) I 19 n° 24). Ces prénoms ne peuvent donc leur venir de leur alliance avec les *Larg*, et encore moins avec les Geroldseck über Rhein (avec lesquels ils sont effectivement en parenté au 13<sup>e</sup> s.), comme l'a cru Chr. BÜHLER, *Die Herrschaft Geroldseck*, 1981, 54-55. Bien que Walter et surtout Heinrich soient des prénoms fort répandus, leur association, comme *Leitvornamen* des *Larg*, des Steinbrunn, des Geroldseck et des Mörsberg ne saurait être un pur hasard. Il n'est malheureusement pas possible de préciser davantage pour l'instant.
- (43) R. THOMMEN, *Urkunden zur Schweizer Geschichte aus österreichischen Archiven I*, 1899, 17 n° 23.
- (44) Acte éd. in H. BÜTTNER, *Ein Prozess des 12. Jhs. um die Pfarrechte zu Achkarren*, in ZGO 90. 1937, 456-457; rég., avec tous les témoins, in A. KOCHER ed., *Solothurnisches UB I 125 n° 228*.
- (45) MERZ III, *Stammtafel 4*; KINDLER, *Geschlechterbuch III*, 1918, 105-106.
- (46) Dont les comtes de la Roche, en Franche-Comté: pur hasard, évidemment, mais les Morimont ne se feront pas faute de monter le fait en épingle.
- (47) Sur les Hagenbach cf. J. KINDLER von KNOBLOCH, *Der alte Adel im Ober-Elsass*, 1882, 32; sur les Heidwiler (émaux inconnus), *ibid.* 37-38 et *reprod. de sceaux* in BUB I (pl. I/128) et III (pl. XIX/203).
- (48) La parenté des Morimont avec les Hagenbach a souvent été soulignée; mais leur rapport avec les Heidwiler n'a été vu que par Th. WALTER, *Schloss Heidwiler und seine Bewohner*, in *Bull. de la Soc. pour la Conserv. des Mon. Hist. d'Als.* 25. 1918, 173.
- (49) BUB III 33-34 n° 61.
- (50) TROUILLAT III 186 n° 107, et 695 (1313 VI 23).
- (51) TROUILLAT III 294 (en bas).
- (52) TROUILLAT III 95 n° 47.
- (53) AHR 108 J 30/2 et 30/4.
- (54) AHR H Malte, *Mulhouse 5.* – O. ZINK, *Das Sundgaudorf Hagenbach*, 1964, 3 & 95, mentionne sans source exacte un acte de 1243 relatif à des biens appartenant (alors ou plus tard?) aux Hagenbach. La mention d'un Hagenbach en 1208 ou 1209 remonte au *Turnierbuch* de G. RÜXNER, falsification du 16<sup>e</sup> s. – *Andreas de Hagenbach*, en 1278 (KINDLER, *Geschlechterbuch*, I 517; AD Bas-Rhin 36 J 1/32) est en réalité un chanoine de Neuwiller originaire de Waldhambach (canton de Drulingen).
- (55) TROUILLAT I 226 n° 151 (donation d'Altkirch à Cluny par le comte Friedrich de Ferrette); ZGO 55. 1911, 489 (fondation de Feldbach par le même en 1145); BUB I 31 n° 42 (excommunication des spoliateurs de St. Alban entre 1166 et 1179, falsifiée, mais reposant sur des données authentiques); TROUILLAT I 485 n° 321 (*dominus Hugo de Hetewilre* premier témoin pour le comte de Ferrette vers 1221).
- (56) A 12 km au Sud-Ouest de Mulhouse (et à 4 km de Luemswiller). Le château de Heidwiler est connu à partir de 1330 (AM Mulhouse Scy-Ferrette vol. 28 f° 159 r-v, régeste de 1589) ou 1335 (AHR 108 J 30/2), ce qui n'exclut évidemment pas une origine bien plus ancienne. Cf. C. WILSDORF in *Spechbach, Heidwiler, Saint-Bernard* (collectif) 1986.
- (57) Le château de Hagenbach est fief des Habsburg en 1351 depuis un temps indéterminé (J.D. SCHOEPFLIN, *Alsatia Illustrata II*, 1761, 437; ZINK (n. 54), 120, avec source imprécise). Mais la motte de Hagenbach, fief des Asuel, puis de l'évêque de Bâle (Generallandesarchiv Karlsruhe, 19/63, 1528 V 15), est certainement plus ancienne: cf. B. METZ in RA 113. 1987, 69.
- (58) Cf. M. BITSCHNAU, *Burgen und Adel in Tirol 1050-1300*, 1983.
- (59) W. MEYER, *Rodung, Burg und Herrschaft*, in M.L. HEYER-BOSCARDIN, red., *Burgen aus Holz und Stein* (Schweizer Beiträge zur Kulturgesch. & Archäol. d. Mittelalters, 5) 1979, 43-80; H.G. WACKERNAGEL, *Ritter, Burgen und Hirten*, in *Id.*, *Altes Volkstum in der Schweiz*, 1956, 51-62.
- (60) MEYER, *Burgen* 61.
- (61) *Die knecht, die si ze Mörsperg under der burg hant, mit allen gerichtten*: HU II / 1, 437.
- (62) HU II/1, 415-416. *Hofstatt* (en Franche-Comté et en Suisse romande *chésal*, en latin *area*) désigne une parcelle (actuellement ou autrefois) bâtie. – *Ze Mörsperg ein gulin* (début 15<sup>e</sup> s.): STOUFF, *Livre* (n. 87), 28; *under der vesten ein güetel* (depuis 1466): cf. n. 96.
- (63) AHR 2E 124/1/6 (*das sloss Mörsperg und das dorf darunder*, 1478-1580); AHR 1C 25 f° 607-609 (trad. fr.) et 1C 30/32 (16<sup>e</sup> s.).
- (64) TROUILLAT III 87 n° 42: *de possessionibus meis quas habeo in Mörsperg, in bannis Luvendorf et Large*.
- (65) TROUILLAT IV 17 n° 4: *in banno de Mörsperg*. Ce ban est encore attesté en 1779: AHR 2E 124/2/1.
- (66) TROUILLAT III, 132 n° 72 et 259 n° 150.
- (67) QUIQUEREZ, *Bulletin*, 100. Au 19<sup>e</sup> s., on montrait encore « près du puits, l'emplacement de l'église »: J.G. STOFFEL, *Topographisches Wörterbuch des Ober-Elsasses*, 1876, 366. Y aurait-il un rapport entre cette église – fort douteuse – et la léproserie qu'une tradition (citée par QUIQUEREZ, *Notice*, 346) situe au pied Nord du château? Cf. aussi L.G. WERNER in *Bull. du Musée hist. de Mulhouse* 42. 1922, 22 n. 5.
- (68) La mention du « village » dans des lettres de fief jusqu'en 1580 (n. 63) n'exclut nullement qu'il ait disparu bien avant, car les documents de ce type se répètent souvent l'un l'autre sans guère tenir compte de l'évolution réelle des choses.



- (69) Ce fait, qui n'a rien d'exceptionnel, montre avec quelle prudence il convient d'interpréter toute date de première mention. – Anton et Walter von Mörsberg, que KINDLER, *Alter Adel* (n. 47), 57 situe en 1085, et MERZ III, *Stammtafel* 4, en 1240, sortent sûrement d'un *Turnierbuch* ou autre affabulation tardive, car le prénom d'Anton est impensable avant le 14<sup>e</sup> s. Quant à l'histoire de brigands dans le goût de Walter Scott que QUIQUEREZ, *Notice*, 447, situe à Morimont vers 1228, je le soupçonne fort de l'avoir inventée lui-même, bien qu'il se réfère sous toutes réserves à « un écrit de Lucelle » qu'il se garde bien de préciser.
- (70) ZGO 28. 1876, 97-98; cf. *Regesten der Bischöfe von Strassburg II* 1127. MERZ III 72 voit dans cette charte la première mention de Morimont.
- (71) Frère Eb. von Mörsperg, probablement fils d'Eberhard et d'Adelheid, est commandeur provincial de l'Ordre Teutonique en Lorraine en 1245: cf. ZGO 15. 1863, 156-157 n° 16-17 et 159 n° 21, et K. MILITZER, *Die Entstehung der Deutschordensballeien im deutschen Reich*, 2<sup>e</sup> éd. 1981, 86-87.
- (72) Sur Ramstein (comm. Bretzwil, Baselland) cf. MEYER, *Burgen*, 120 et MERZ III 178-198.
- (73) TROUILLAT I 563 n° 383 d'après un cartul.; copies: AHR H Lucelle 104; Contrairement à ce qu'affirment SALCH, 214, et MEYER, *Burgen*, 61, il n'est question que du *dominium* et non d'un *castrum Mörsperch* dans ce texte.
- (74) Soloth. UB (n. 44) II 80 n° 131; TROUILLAT I 647 n° 454.
- (75) ZGO 28. 1876, 396-97; Fr. WILHELM ed., *Corpus der altdeutschen Originalurkunden bis 1300*, I 173 n° 136. Sur les Kienberg, chevaliers du Frickgau, également liés aux Butenheim et aux Girsberg, cf. MEYER, *Burgen*, 191 et 206.
- (76) Sur les Münch cf. MERZ III *Stammtafel* 2 (et IV, index), et W. MEYER, *Psitticher und Sterner*, in *Basler Zeitschrift für Gesch.* 67. 1967, 5-21.
- (77) THOMMEN (n. 43) I 48-50 n° 82 A-B (mieux que TROUILLAT II 205 n° 156). Contrairement à ce qu'on prétend souvent – à la suite de WOLFF (n. 90), 226 – ce texte ne dit nullement que le *castrum... Mörsperch* soit vieux.
- (78) En 1270, Werner von Mörsberg réside à Altkirch, ville du comte de Ferrette (n. 75), mais on ne saurait en tirer de conclusions trop précises.
- (79) Bien entendu, nous savons très mal à partir de quand les autres ministériaux des Ferrette ont disposé d'un château: p. ex., celui d'Ammertzwiler – où une famille ministérielle est attestée depuis 1105 (n. 55) – n'est attesté que depuis 1271 (n. 77); mais il peut remonter bien au-delà (il était sur motte).
- (80) Cf. MERZ III *Stammtafel* 4 et KINDLER, *Geschlechterbuch*, III 104; cf. aussi l'index de TROUILLAT.
- (81) Werner de Morimont dit Nuzse en 1313: TROUILLAT III 186 n° 107; sur les Brechter et Schwitzer cf. n. 80.
- (82) Les Morimont sont censés avoir hérité ce château à l'extinction de la famille de Liebenstein, les Ferrette aussi: les premiers en 1361 (HU II/I 414) et 1394-97 (E. BENNER, *Inventaire raisonné du fonds Scy-Ferrette*, 1900, 23), les seconds en 1359 (?) et 1362 (AHR 2E 140 / 2 / 1; HU II/1, 421-423) et régulièrement par la suite. En 1460, Adam von Pfirt et Conrad von Mörsberg vendent ensemble une rente sur Liebenstein (AM Mulhouse Scy-Ferrette 28 f° 149r). Il est probable que les deux familles ont hérité chacune d'une branche des Liebenstein, et que les Ferrette ont acquis peu à peu la part des Morimont.
- (83) Le village de Heimsbrunn, dès 1361 (HU II/I 436), et son château, dès sa première mention en 1399 (AHR 1E 39/46 f° 21r), sont aux Masmünster/Masevaux en fief autrichien. Mais des Mörsberg résident à Heimsbrunn dès 1337: MERZ III *Stammtafel* 12; AHR H Malte Mulhouse 5 (1364) et H Lucelle 98 (1381); AHR 1C 47/3 f° 41v (avant 1395). Or la carte d'Alsace de Régemorte (début 18<sup>e</sup> s.; cartothèque de l'IGN à Saint-Mandé, chemise 211, feuille 2) indique deux châteaux à Heimsbrunn. Les indications confuses et sans source de Th. WALTER, *Hof und Burg Heimsbrunn*, in *Elsassland* 12. 1932, 232-234, pourraient s'interpréter dans le même sens. – Les Mörsberg ont déjà des biens à Heimsbrunn en 1272: TROUILLAT II 227 n° 172.
- (84) L'histoire de la famille de la fin du 14<sup>e</sup> au 16<sup>e</sup> s. sera renouvelée par la thèse d'Etat en cours de G. BISCHOFF sur la noblesse d'Autriche antérieure. Je remercie l'auteur pour les informations qu'il m'a aimablement communiquées sur les Morimont.
- (85) Comme les Ferrette depuis 1271 (n. 77), les Habsburg tiennent Morimont en fief de l'évêque de Bâle (TROUILLAT IV 167 n° 65; cf. BISCHOFF, *Gouvernés*, 155). Cela n'a évidemment aucune conséquence pratique.
- (86) HU II/1, 414-416 & 436-437 (abusivement simplifié par SALCH, 214; mais MERZ III *Stammtafel* 4 suggère des liens de parenté qui n'apparaissent pas dans le livre de fiefs).
- (87) Cf. STOUFF, *Le livre des fiefs alsaciens mouvant de l'Autriche sous Catherine de Bourgogne*, 1910, 10-11, 17, 19-20.
- (88) Voir ci-dessus, 1.4. – Il n'est d'ailleurs pas exclu que certains membres de la famille aient résidé dans la basse-cour ou dans le village au 14<sup>e</sup> s.: c'est ce qui semble ressortir d'un arbitrage de 1354 (AHR H Lucelle 104) qui permet aux Morimont de prendre du bois d'œuvre et de feu dans le Grosswald de Lucelle *zu der vest daselbes zu Mörsperch*, et étend cette concession à ceux « qui résideraient sous le château au pied de la montagne ou au ban d'[Ober]larg ».
- (89) MEYER, *Burgen*, 60.
- (90) F. WOLFF, *Elsässisches Burgen-Lexikon*, 1908, 226 n° 319; SALCH 215; G. BISCHOFF in *RECHT*, 138; CLAERR 1981, 26 (mais cf. *ibid.* 27). Réfutation: ci-dessous, 2.1. – MÜLLER, 54, pense que le château bas (!) pourrait se trouver sur la crête du Morimont, qui, partant de la frontière suisse, forme celle des finages de Levoncourt et d'Oberlarg, au SSW du château actuel; l'auteur nous aurait épargné cette hypothèse s'il était venu la vérifier sur place.
- (91) C'est déjà l'opinion de QUIQUEREZ, *Notice*, 344, reprise par WOLFF (n. 90), 227 n° 32, et par CLAERR 1981, 27, qui suppose sans nécessité « des rapports tendus » entre les occupants du haut et du bas châteaux. En fait, se fortifier face au château voisin est une précaution élémentaire pour le cas où celui-ci tomberait en des mains hostiles.
- (92) Voir plus haut, 1.4, et n. 67.
- (93) Pour un cas analogue cf. B. METZ, *Note sur l'histoire de Klein-Geroldseck*, in *Etudes Médiévales* (suppl. à *Pays d'Alsace*) 4. 1987, 121-124.
- (94) STOUFF, *Livre* (n. 87), 29.
- (95) AHR 1C 25 f° 807r (trad. française).
- (96) *Generallandesarchiv Karlsruhe* 44/10239, 1499 XII 10; cf. aussi AHR 1C 25 f° 807 (trad. fr.) et 1C 30/32 (sans date, d'après la même source). Werner Truchsess, son petit-fils Sebastian et Conrad von Bärenfels descendent tous trois de Henman Truchsess (1363-98) et de sa femme Elisabeth von Mörsberg: MERZ III *Stammtafel* 8.
- (97) W. WACKERNAGEL, *Das Erdbeben von 1356*, in: *Basel im 14. Jh.* (collectif), 1856, 211-250 (ici: 231, p. j. VII, d'après l'éd. de L. ETTMÜLLER in *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, 2. 1844): *es verfiel... Löwenberg, Herrtensperg, Mersperg, Tierstein...* – Un siècle après Wackernagel, MÜLLER n'apporte aucun progrès, tant son utilisation des sources écrites et monumentales est naïve et dépourvue de méthode.
- (98) J. DIERAUER, ed., *Chronik der Stadt Zürich mit Fortsetzungen* (Quellen zur Schweizer Gesch., 18). 1900, 47-79 et introd., XII-XIII.

- (99) MÜLLER 28 n. 6, 54 et *passim* cite A. HENNE von SARGANS, ed., Die Klingenberg Chronik, 1861, 99, que je n'ai pu consulter. – 35 noms sont communs aux deux chroniques, un figure uniquement dans celle dite de Mülner, six uniquement dans celle de Klingenberg.
- (100) La plus ancienne (vers 1400) figure dans un manuscrit bâlois de la chronique universelle saxonne : A. BERNOULLI, ed., Basler Chroniken, IV 370-371. MÜLLER 28, 33 et *passim* l'attribue à tort à Erhart von Appenwiler, dont la chronique occupe la suite du même manuscrit. Elle ne cite que 18 noms.
- (101) Ils sont énumérés dans TROUILLAT IV 104 n. 2, d'après WACKERNAGEL (n. 97), p.j. VII & X. Voir leurs noms dans MERZ et dans MEYER, Burgen, plutôt que dans MÜLLER, à qui on ne peut se fier.
- (101) Au plus tard au 16<sup>e</sup> s. : cf. Th. BILLER, *infra*, 2.1.
- (102) Sur la carrière de Peter cf. Eb. STRICKER, Peter von Mörsberg, ein sundgauer Haudegen und Diplomat, in Annuaire de la Soc. d'Hist. Sundgauvienne 6. 1938, 62-74 (vieilli) et l'index de BISCHOFF, Gouvernés. Sur son rôle en 1444-46 cf. MERZ III 74-78, avec renvois surabondants aux sources.
- (103) J.M.B. CLAUSS, Historisch-topographisches Wörterbuch des Elsass, 1895-1914, 680, suivi sans critique par SALCH 215, BISCHOFF in RECHT, 138, CLAERR 1981, 24, et MEYER, Burgen, 62 (« Beschädigung »).
- (104) Entre autres D. SCHILLING, Berner Chronik (éd. G. TOBLER); X. MOSSMANN, Cartulaire de Mulhouse, III 253 n° 1256 (rapport officiel du Magistrat de Berne); chronique de M. BERLER in Code hist. et dipl. de Strasbourg II, 1848, 79-86; livre de raison de H.E. von Reinach, AHR 108 J 13/1, dernière page.
- (105) SALCH 215, suivi par BISCHOFF in RECHT 138 et MEYER, Burgen 62 (« Verheerungen »).
- (106) MOSSMANN (n. 104), III 251 n° 1253.
- (107) Comme l'a bien vu CLAERR 1981, 33 n. 11, qui s'est pourtant (p. 24) laissé impressionner par l'autorité du « spécialiste ».
- (108) Regesten der Markgrafen von Baden I 3645; MERZ III Stammtafel 4. – Hans a également acquis le château de Pleujouse (Jura) en fief de l'évêque de Bâle, en accordant au prélat l'ouverture de Morimont, ce qui manifeste son autonomie par rapport aux Habsburg (TROUILLAT V 275 n° 83; 1428). Il pourrait bien avoir jeté les bases de l'ascension de ses descendants.
- (109) L. STOUFF, Les possessions bourguignonnes dans la vallée du Rhin... in Annales de l'Est 18. 1904, 81-82 § 61-62 (et à part): ID., Les origines de l'annexion de la Haute-Alsace à la Bourgogne en 1469, 1901, II 108-109; H. BRAUER-GRAMM, Der Landvogt Peter von Hagenbach, 1957, 20-30.
- (110) MERZ III Stammtafel 4.
- (111) BISCHOFF, Gouvernés, 85.
- (112) BISCHOFF, Gouvernés, 111; J. BECKER, Geschichte der Reichslandvogtei im Elsass, 1905, 81.
- (113) J. CHMEL, Regesta... Friderici III, 1859, II 8223.
- (114) Fürstenbergisches UB IV 313-318 n° 331.
- (115) MERZ III Stammtafel 4; BECKER (n. 112), 83-84.
- (116) QUIQUEREZ, Notice, 343, d'après le ms. de WALCH.
- (117) Inv. AHR 2E 161; G. BISCHOFF, Les grèves anti-seigneuriales de Ferrette, in RA 105, 1979, 35-52, ici 42.
- (118) BISCHOFF, Gouvernés, *passim*, en part. 39-41 (1445), 57-59 (1468), 99-102 (1499); G. BISCHOFF, Le Sundgau dans la guerre souabe de 1499, in Annuaire de la Soc. d'Hist. Sundgauvienne 1981, 93-113.
- (119) Voir les noms de ces châteaux dans SALCH, RECHT, BISCHOFF, Gouvernés (index); sur Ferrette cf. BISCHOFF, Grèves (n. 117), 36 (et n. 7) et 39, sur Florimont STOUFF, Origines (n. 109). BISCHOFF, Grèves, 36, Gouvernés, 195, et in RECHT, 138, parle à leur sujet d'« une sorte de ligne Maginot jurassienne », formule à notre sens malheureuse, parce que la notion de ligne fortifiée n'existe pas encore au 16<sup>e</sup> s., et qu'il n'y a aucune commune mesure entre l'ambition et le coût de la ligne Maginot et ceux des efforts isolés des *Vorlande* en matière de fortification.
- (120) Selon BISCHOFF in RECHT, 138, « Morimont verrouille la haute vallée de la Larg, l'un des grands axes de communication entre l'Alsace et les Confédérés ». Reste à préciser le tracé de cet itinéraire et son importance, et à démontrer que le château l'ait effectivement « verrouillé ». Les événements ont prouvé que Morimont était assez fort pour dissuader les Suisses de l'attaquer (comme l'a bien vu QUIQUEREZ, Notice, 542), mais pas assez pour les empêcher de passer. Sur la faible valeur militaire du château actuel cf. Th. BILLER, *ci-dessous*, 2.6.
- (121) Un de ces procès opposait Hans Jacob à son frère Hans : AM Colmar, JJ F 162, pièce de procédure isolée, sans date. Leur père Caspar mentionne déjà les lourdes dettes grevant sa seigneurie lorsqu'en 1513, prenant sa retraite à Belfort, il la partage entre eux (Delle et Morimont pour Hans Jacob, Isenheim et Belfort pour Hans) : AD Bas-Rhin G 147/3, référence aimablement communiquée par G. BISCHOFF.
- (122) AHR 2 E 125/6; Heinrich a moins de 25 ans.
- (123) Selon un acte de partage de 1538 (extrait : AHR 2 E 125/6), la part de Heinrich comprend Delle, *das Haus Mörsberg* et « Obernai » (en fait une cour et une dîme, cf. J.M. GYSS, Histoire d'Obernai, 1866, I 425-426). Mais ce même acte stipule que *das schloss Mörsberg* restera commun aux deux frères jusqu'à ce qu'ils le partagent !
- (124) AHR 2 E 125/6; Heinrich s'empare des châteaux de Morimont et de Delle et en chasse les baillis de son frère.
- (125) AHR 2 E 125/6. En 1570, la femme et les enfants de Hans Jacob se plaignent que Heinrich les ait pour la troisième fois *vertriben uss unserer... haushäblichen wohnung zu Mörsperg und zu Oberehenheim* (ibid.).
- (126) AHR 2 E 125/6 : ils l'ont proposée à l'archiduc Ferdinand, qui trouve le prix excessif, mais les autorise à la vendre à un noble catholique.
- (127) AM Strasbourg IV 34/55-58; AM Colmar JJ F 162. D'autres détails sur la débâcle des Morimont se trouvent aux Arch. de l'Anc. Evêché de Bâle sous B 237/38 Mörsberg 2, dont je n'ai vu que l'inventaire.
- (128) AHR 2 E 124/1/6. La communauté est une précaution juridique pour qu'à l'extinction d'une branche de la famille, ses fiefs passent aux autres au lieu de faire retour au seigneur. Elle a un caractère purement formel, et n'exclut nullement que dans la pratique une seule branche ait la jouissance effective de tout le fief.
- (129) MERZ III Stammtafel 4 et KINDLER, Geschlechterbuch, III 100-101.
- (130) AHR 2 E 124/1/6 = AM Strasbourg III 131/29.
- (131) KINDLER, Geschlechterbuch, III 100 (qui l'appelle Franz Friedrich).
- (132) Lorsque j'ai appris que M. Munch avait été chargé par le Département du Haut-Rhin de faire des recherches sur l'histoire de Morimont et qu'il avait découvert des sources décisives sur la construction du château actuel, Th. Biller et moi avions déjà commencé à rédiger le présent article, et il ne nous restait pas assez de temps pour traiter un autre sujet en hommage à M. Will. M. Munch, considérant qu'il ne peut disposer de ses découvertes, puisqu'elles résultent d'une commande publique, n'a cru pouvoir me donner aucune

- information à leur sujet, et ne sait pas encore sous quelle forme elles seront publiées. Il ne nous reste donc ici qu'à le féliciter de ses trouvailles et à renvoyer le lecteur à leur publication, certainement prochaine.
- (133) AHR 2 E 124: confirmation de la vente par l'Autriche, datée de 1582 ou 1583 selon les copies, faisant référence à un acte de 1581; QUIQUEREZ, Notice, 546, date la vente de 1582 d'après de nombreuses autres sources.
- (134) A. STERN, Gabriel Salamanca, Graf von Ortenburg, in *Historische Zeitschrift* 131. 1925, 19-40; BISCHOFF, *Gouvernés*, 139 (& index).
- (135) AHR 2 E 124/2/1.
- (136) AHR 2 E 133/4/5 (le premier est de 1581!).
- (137) AHR 2 E 133/1/4.
- (138) QUIQUEREZ, Notice 345; A. SCHERLEN, in J.B. ELLERBACH, *Der dreissigjährige Krieg im elsass*, III, 1928, 143, donne la date de 1635.
- (139) AHR 2 E 124/1/10; L. BRIELE, Inv. sommaire des AHR, C 960; QUIQUEREZ, Notice, 547.
- (140) AHR 2 E 124/2; QUIQUEREZ, Notice, 547. Cf. aussi n. 159.
- (141) F. WOLFF, *Einrichtungen und Tätigkeiten der staatlichen Denkmalpflege im Elsass*, 1909, 56.
- (142) Das vollständige Aufmaß – durch Th. Biller und Architekturstudenten der TU Berlin 1987 (Abb. 1,2) – bietet zum erstenmal eine Grundlage für exakte Aussagen über Bauabfolge und Datierung von Mörsberg. Der bisherige Erkenntnisstand beruhte noch immer auf den Arbeiten von QUIQUEREZ (1859 und 1865), dessen knappe Beschreibung (und unvermessene Planskizze) in zeitüblicher Weise nicht zwischen Befund und phantasievoller Ausschmückung trennte. Die neuen Ergebnisse werden hier zusammenfassend vorgelegt, auch in Hinsicht auf die geplanten Restaurierungsmaßnahmen.
- (143) Die späten Bauteile der Ostburg sind offenbar in den ursprünglich breiteren Graben hineingesetzt worden. Eine in sich selbständige Burg nimmt auch CLAERR in seinen verschiedenen Veröffentlichungen über Mörsberg an, wie schon QUIQUEREZ in seinem Plan, während G. Meyer (in RECHT, S. 149) einen Wohnbau «en relation» mit dem wohnturmartigen Bau auf dem Felsen in der Ostburg (und der vermeintlichen Kapelle über dem Tor) vermutet, d.h. wohl eine einheitliche Gesamtanlage.
- (144) So schon QUIQUEREZ, Bulletin, der in seiner Grundrißskizze einen dem Gelände widersprechenden Rechteckgrundriß mit «château primitif» bezeichnet. Die Darstellung in seinem Modell von 1865/66 (Basel, Stadt- und Münstermuseum) – eine niedrige Zinnenmauer um einen leeren innenraum – ist allerdings ganz phantastisch, wie auch unbegreiflich ist, warum er hier außerdem noch eine neuzeitliche «redoute» vermutet (QUIQUEREZ, Notice, S. 344). Die populäre Bezeichnung als «fort romain» steht erst recht außerhalb jeder wissenschaftlichen Diskussion.
- (145) So schon WIRTH, S. 358.
- (146) Von der Bedachung dieses Baues (oder des Torbaues) müssen grüne und gelbe Ziegelreste stammen, die 1974 gefunden wurden (CLUB 1974, S. IV).
- (147) Frühe elsässische Beispeile: Birkenfels (wohl um 1260-62, Ersterwähnung 1289), Hohlandsberg (erbaut 1279); vgl. zu beiden Th. Biller, Zur Bedeutung der mittelalterlichen Adelsburg – der frühe gotische Burgenbau im Elsaß (in Vorbereitung).
- (148) Die abgerundete Grundrißform hilft nicht bei der Datierung; vergleichbare Bauten, darunter auch Wohntürme, sind im Jura häufig, weil das meist als Bruchstein verarbeitete Material für Eckverbände weniger brauchbar war, ähnlich wie im Gneis- und Granitgebiet der Südvogesen (vgl. etwa MEYER, *Burgen: Pfeffingen, Münchsberg, Landskron, Neu-Homberg, Reichenstein, Rifenstein, Wildenstein, Burg/Biederthal, Alt-Falkenstein, Neu Thierstein* u.a.).
- (149) Die Bezeichnung «Schloßturn» ist offenbar modern.
- (150) Im 1. OG ist eine Scharte durch ein jüngeres Fenster ersetzt und nur noch links an Resten der Nische zu erkennen; im 2. Obergeschoß nördlich ist nur der untere Teil einer Scharte erhalten.
- (151) Dieses Geschoß wurde mangels Rüstung nicht aufgemessen.
- (152) Auf den Plan bei QUIQUEREZ, Bulletin, geht die Bezeichnung des Südbaues als «Ancien Chateau» zurück; ältere Überlieferungen, die dem zugrunde lagen, sind nicht greifbar.
- (153) Noch 1974 waren Gewändereste des dreiteiligen Fensters im 1. OG erhalten (CLUB 1974, S. XXII).
- (154) Eine vermauerte Scharte südlich im 2. Obergeschoß des Südwestturmes, die auch nicht zur verstärkten Mauer paßt, dürfte jedoch schon oberhalb der ursprünglichen Mauerkrone gelegen haben.
- (155) Auch Türme über unregelmäßig ovalem Grundriß sind im Jura nicht selten, wenn man den (teils alten und daher nicht immer vertrauenswürdigen) Grundrissen bei MEYER, *Burgen*, glauben will. Ein frühes, unanzweifelbares Beispiel ist der nordöstliche, bergfriedartige Turm der Frohburg (MEYER, *Burgen*, S. 200), der schon um 1200 entstand und damit verdeutlicht, daß dieses Merkmal für Datierungen untauglich ist.
- (156) So schon CLAERR, *Château*, S. 30.
- (157) Auch Grabungen dürften hier kaum noch weiterführen, denn der Fels liegt praktisch überall direkt unter der Grasnarbe und ist teilweise sogar abgetragen worden.
- (158) Vgl. 1.3 und Anm. 68.
- (159) CLAERR, *Château*, S. 26, hält übrigens den breiten und flachen Einschnitt hinter dem Meierhof (der nach WALCH, S. 228, nach 1700 und vor 1748 erbaut wurde) für einen weiteren Befestigungsgraben; wahrscheinlicher ist, daß hier nur ein bequemer Zugang zu den Wiesen im Norden geschaffen wurde.
- (160) QUIQUEREZ in seinem Plan (und danach G. Meyer bei RECHT, S. 141) spricht von einem «glacis» – in der Tat ist das nördliche Vorgelände des Grabens künstlich eingeebnet.
- (161) WALCH, S. 222.
- (162) QUIQUEREZ spricht in beiden Veröffentlichungen von der Inschrift in der Vergangenheit (Notice: «Elle portait la date de 1515...»: Plan im Bulletin: «... on y voyait la date de 1515»). Reste eines Wappensteins wurden 1974 an der Ostseite des Rondells gefunden (CLUB 1974, S. III).
- (163) Herrschaftliche Wohnräume auf Rondellen – ein funktionaler Widerspruch in sich – sind im späten 15. und im 16. Jh. öfter nachweisbar, im Elsaß etwa in Weckenenthal (Zeichnung AHR 158 J (Fonds Waldner) 185; wohl noch spätes 15. Jh.) und Hohbarr (um 1583-86; H. Zumstein, *Le Haut-Barr de l'évêque Jean de Mandersheld*, in: *Pays d'Alsace*, 107-8, 1979, S. 31-36), in Tirol Sigmundskron bei Bozen (um 1474-83; J. Weingartner, *Bozner Burgen*, 3. Aufl. Innsbruck usw. 1959, S. 208-14). Auch die auf Türmen liegenden Studierzimmer französischer Burgen und Schlösser sind vergleichbar; W. Prinz/R. Kecks, *Das französische Schloß der Renaissance*, Berlin 1985 (Frankf. Forsch. z. Kunst, Bd. 12, S. 141-6).
- (164) Das Tor am Ostende des Kellers entstammt in seiner heutigen Form völlig der Restaurierung durch Quiquerez. Er spricht mehrfach von diesem Tor, u.a. schon in seinem 1. Brief an die «Société...» vom 24. Juni 1864 (Vgl. CLAERR, *Centenaire*, S. 55, 59). Sein Bericht an die Société vom 9.11. 1864 sagt eindeutig, es sei ganz neu zu errichten (CLAERR, *Restauration*, S. 51). Daß es schon

früher ein Tor an dieser Stelle gab, beweist WALCH, S. 222, der es genau beschreibt, ebenso wie die « kleine stiegen » links (südlich) daneben, die QUIQUEREZ, Notice, S. 244, als « Wendeltreppe » übernimmt, und mit der in Wahrheit wohl die Rampe zum Burghof gemeint ist. Daß das Tor noch ins 16. Jh. zurückging, ist sehr unwahrscheinlich, weil es die meistgefährdete Stelle noch mehr schwächte. Das runde Loch im Felsboden des Kellers ist am ehesten als frühzeitig aufgegebener Versuch zu einem Brunnen zu verstehen; es enthielt nur geringes archäologisches Material (CLUB, 1975, S. 2). WALCH, S. 222, hat hier 1724 « noch die Weinlager, so von Fichtenholz waren, gesehen. »

- (165) Die Bezeichnung « Mur des Chevaliers » ist modern.
- (166) Weitgehend erst 1975 durch den CLUB (S.2) freigelegt: die neueste Freilegung nach Fertigstellung dieses Aufsatzes (Ende 1988) zeigte, daß die Platten- bzw. Fliesenböden nicht überall erhalten sind.
- (167) Ebenfalls erst 1974 vom CLUB (S. III.) freigelegt.
- (168) WALCH, S. 221.
- (169) WALCH, S. 222.
- (170) Die niedrigen Reste des Kamins, aus Bruchstein aufgemauert, gehören zwar erst der Restaurierung durch Quiquerez an, doch wird er hier einen Originalbefund gehabt haben. WALCH, S. 221. erwähnt – als einziges Detail in diesem Bau – den Kamin der Küche, aber leider nicht dessen genaue Lage.
- (171) Zum Begriff der Hofstube vgl. neuerdings U. Wirtler, Spätmittelalterliche Repräsentationsräume auf Burgen im Rhein-Lahn-Mosel-Gebiet, Köln 1987 (33. Veröff. d. Abt. Architektur d. Kunsthist. Inst. d. Univ. zu Köln), S. 110-120.
- (172) Freigelegt vom CLUB 1975 (S. 2).
- (173) Vgl. etwa F. Høeber, Die Frührenaissance in Schlettstadt, Strassburg 1911, mit mehreren Beispielen der Zeit um 1540.
- (174) QUIQUEREZ, Bulletin (Plan), gibt für beide Wohnbauten von Mörsberg funktionale Deutungen etlicher Räume, für die aber jeder Beleg fehlt (er beschreibt sogar Räume im 2. und ? Obergeschoß, die es mit an Sicherheit grenzender Wahrscheinlichkeit garnicht gegeben hat – dennoch wurden diese Funktionsbeschreibungen weitgehend in die jüngste Literatur über nommen).
- (175) Nach QUIQUEREZ, Bulletin (Plan) hätte es sogar drei Obergeschosse gegeben; dafür fehlt jeder Beweis.
- (176) Auch die auskragenden Bänke hinter der Scharte, auf die sich der Schütze stützen konnte, treten nur bei den südlichen Bauteilen auf. Übrigens besitzen alle Scharten in den Innenräumen Rauchabzüge, die aber kaum ausreichend waren.
- (177) Die Tiefe des Brunnens ist unbekannt; 1864 war er noch 9 m tief (CLAERR, Restauration, S. 50), heute sind es 6 m. Etwa in 4-6 m Tiefe soll ein Gang zum (maximal 6 m entfernten) Graben führen (CLUB 1974, S. II.).
- (178) WALCH, S. 222: oberhalb des Brunnens « ein gallerie oder gang, damit man von einem gebäu in das andere gehen konte. »
- (179) W. WIEGAND, Zur Geschichte der Hohkönigsburg, Straßburg 1901, S. 59, Nr. 47.
- (180) Hier wurden Ofenkachelreste gefunden (CLUB, 1974, S. III.), die wohl eher als Schutt zu deuten sind, nicht als Hinweise auf hier stehende Öfen.
- (181) CLAERR, Restauration, S. 43, meint, das Südronell habe 1865 noch seine Brustwehr besessen. Nach der Darstellung bei SCHWEIG-HÄUSER/GOLBERY, Taf. 30, fehlte diese aber schon vor 1828.
- (182) Diese Scharte ist nach dem Versetzen überarbeitet worden, um die Bestreichung zu verbessern – kein seltener Fall bei Artilleriescharten des 15./16. Jhs.
- (183) Die Zugbrücke, die in der Literatur immer wieder angenommen wird, ohne daß es eine Spur von ihr gäbe, geht auf WALCH, S. 221, zurück, der noch Reste gesehen haben mag (Graben, Blende).
- (184) CLAERR, Restauration, S. 44, stellt dies richtig fest, obwohl er keine schriftlichen Unterlagen zum Zeitpunkt der Restaurierung fand (wohl nach 1865). Vgl. auch das Foto dorts., S. 47 oben. WALCH, S. 221, beschreibt eine Art Felsessel für Sträflinge im Turm, was wohl mehr Romantik als Realität ist.
- (185) WALCH, S. 221, Nr. 1.
- (186) Der « Ancien Chemin » auf der Höhe des Grates, den QUIQUEREZ, Bulletin, in seinen Plan einzeichnet, ist in Wahrheit nur ein Plad ohne jedes Anzeichen höheren Alters. Östlich des Meierhofes gibt es noch eine Allee mit vier Baumreihen, wohl nach dessen Erbauung Mitte des 18. Jhs. angelegt (Promenade, Windschutz ?). Eine Brücke zum Wohnbau auf dem Felsen, wie sie Quiquerez annimmt, ist schon deshalb unmöglich, weil in den Grundmauern des Wohnbaues jede Spur eines Tores fehlt. Dennoch findet sich diese Annahme noch bei RECHT, S. 141, während CLAERR, Encyclopédie, S. 5242, dies bezweifelt und in CLAERR, Château, S. 3ü, darüber hinaus ein Tor nördlich unterhalb des Wohnbaues annimmt; eine Felsbearbeitung an der betreffenden Stelle ist aber nur ein Fundamentaflager der Ringmauer.
- (187) Noch um 1865 besaß der Turm ein 2. Obergeschoß (CLAERR, Restauration, S.56), was die Schnelligkeit des Verfalls dokumentiert. Der bei einer Restaurierung eingesetzte « Schlußstein » der Portalnische – das Gewände fehlt – trägt eine unleserliche Zahl.
- (188) QUIQUEREZ, Bulletin (Plan), vermutet am mittleren Tor ein Fallgatter (herse), auf das aber jeder Hinweis fehlt.
- (189) G. Meyer (in RECHT, S. 140) sieht diese Sockel « dans la pure tradition gothique tardive », was nicht falsch ist; sie sind dennoch im ganzen 16. Jh. denkbar.
- (190) 1975 wurde in der Nordwestecke gegraben; nur zwei der zahlreichen Fundstücke wurden datiert (Ofenkacheln, um 1400-1420 bzw. 15. Jh.; CLUB 1975, S. 11).
- (191) WALCH, Abb. S. 221, Nr. 4, und S. 222.
- (192) CLAERR, Centenaire, S. 59; Reste von Gewölben wurden von Quiquerez 1865 gefunden.
- (193) Nach CLAERR, Centenaire, S. 59, schrieb Quiquerez der « Société... » am 9. Juni 1865, er habe ein Altarfundament und eine Treppe von unten in die Kapelle gefunden (QUIQUEREZ, Bulletin, Plan: « ... escalier sous l'autel »), sowie eine zweite Treppe, die weiter nach oben führte. Quiquerez, Plan zeigt eine Treppe, ohne Steigrichtung, südlich des vermeintlichen Altars. Die andere Treppe, nördlich des Altars, zeichnet er nicht ein, aber drei ihrer Stufen sind heute noch sichtbar; sie führte tatsächlich ins 2. Obergeschoß. Der gesamte Befund könnte unter dem Schutt noch erhalten sein und sollte unbedingt freigelegt werden.
- (194) Vgl. den etwa gleichzeitigen, noch aufwändigeren und höheren Treppenturm zur Oberburg des Fleckenstein.
- (195) Noch CLAERR, Encyclopédie, S. 5242, datiert den gesamten Bauteil zwischen dem Wohnbau auf dem Fels und dem « Schlossturm » ins 13. Jh., ohne dafür stichhaltige Gründe zu nennen.
- (196) CLAERR, Restauration, S. 52, bildet ein Foto der Zeit um 1865 ab, nach dem der innere Torbogen im Wesentlichen intakt war und der Pilaster noch fast völlig erhalten. Spolien von der Freilegung 1865 wurden offenbar schon damals zerstört (CLAERR, Centenaire, S. 59).
- (197) Die unterste (Abb. 2, « 2. Obergeschoß ») ist erhalten, eine weitere zeigt die Zeichnung von 1749.
- (198) Vgl. Anm. 132.

- (199) Das Bürgerhaus in der Schweiz, Bde. 17. 22. 23 (Basel), Zürich 1926-31; P. Albert, M. Wingenroth, Freiburger Bürgerhäuser aus vier Jahrhunderten, Nachdruck d. Ausgabe von 1923 Freiburg 1976.
- (200) Für die Anfänge im Elsaß: Hœber (wie Anm. 173).
- (201) L. Hauteœur, Histoire de l'architecture classique en France, Bd. 1, Paris 1943; «leere» kassettierte Pilaster: Fig. 83 (Schloß Ecouen), 87 (Annecy, Kathedral); gestaffelte Pilaster: Fig. 88 (Valence, Maison Dupré-Latour), 90 (Angers, Hotel Pincé).
- (202) Die Ortenburg-Salamanca haben in Spittal an der Drau (Känten, ehem. Grafschaft Ortenburg) ab 1527 als ihr Schloß einen der frühesten echten Renaissancebauten im deutschsprachigen Raum errichtet, beeinflußt von spanischen Vorbildern. Im frühen 16. Jh. waren sie also über die international Stilentwicklung hervorragend informiert, was aber nicht mehr unbedingt für die Zeit 50 Jahre später gilt.
- (203) In der Literatur sind verschiedene angebliche Vorbilder genannt worden, darunter weit entfernte wie Pierrefonds (um 1390 - vor 1411) oder das Yedikule (Schloß der sieben Türme, 1457/58) in Konstantinopel. Die notwendigen Argumente dagegen – vor allem die Mehrphasigkeit von Mörsberg – haben bereits WILL. S. 143-3, und CLAERR, Encyclopédie, S. 5243, Anm. 14, genannt.
- (204) Sowohl die ältere deutsche Literatur als auch die französische bezieht die Rondelle in den Oberbegriff der «bastion» ein; neuerdings bürgert sich eine einfachere Terminologie ein, nach der bloß die bedeutsame Neuheit der *fünfeckigen* Bastionen als «Bastinen» bezeichnet werden.
- (205) Zuletzt: J. DOISE, Histoire militaire de l'Alsace..., 1984 (Saisons d'Alsace N.S. 84), S. 16-24, m. Lit. Eine heutigen Ansprüchen genügende Untersuchung der Bauten von Speckle fehlt.
- (206) Dazu demnächst Biller (Anm. 147); eine Spezialuntersuchung der Renaissancebauten von Lichtenberg fehlt.
- (207) J.-Ph. MEYER, Les fortifications bastionnées de la ville de B. d'après les plans anciens, in: Soc. d'Hist. des quatre Cantons, Anm. 4. 1986, S. 45-55.
- (208) Jülich (ab 1547), Nürnberg (ab 1538), Spandau (ab 1559) u.a.
- (209) Sowohl G. Meyer (in RECHT, S. 141) als auch CLAERR, Château, S. 30, suchen die Vorbilder ausschließlich in Frankreich, wofür aber kein Grund besteht. Bereits Viollet-le-Duc, Dictionnaire raisonné de l'architecture, Bd. 2, S. 177, betonte die Internationalität der Entwicklung (wenn wir auch heute Rondelle deutlich vor 1490 kennen, z.B. in Mailand oder auf der Hohkönigsburg). WIRTH, S. 358, erkennt zudem den internationalen (erst recht den südwestdeutschen!) Ablauf absolut, wenn er behauptet, der Plan von Mörsberg sei schon 1515 völlig überholt gewesen.
- (210) G. Meyer (in RECHT, S. 141) unterstellt, Mörsberg sei für «une garnison nombreuse» geschaffen, was aber in keiner Weise belegbar ist.
- (211) MEYER, Burgen, S. 198 («Großes Bollwerk» 1545-49).
- (212) MEYER, Burgen, S. 176.
- (213) In Ermangelung einer Monographie auf neuestem Stand; MEYER, Burgen, S. 54-58.
- (214) Kunstführer d. Schweiz, Bd. 3, 5. Aufl. Wabern 1982 (Baubeginn Baseltor 1504, Fertigstellung Riedholzturm 1548).
- (215) MEYER, Burgen, S. 179.
- (216) A. v. Oechlhäuser, Das Heidelberger Schloß, zahlr. Auflagen seit 1891, S. 84.
- (217) Hohentwiel, hrsg. v. H. Berner, Konstanz 1957.
- (218) Die Kunstdenkmäler der Schweiz, Kt. Schaffhausen 1, bearb. v. R. Frauenfelder, Basel 1951.
- (219) So auch CLAERR, Encyclopédie, S. 5242; QUIQUEREZ, Notice, S. 343, sah dies noch anders.
- (220) CLAERR, Centenaire, und CLAERR, Restauration.
- (221) Im Juni 1865 wird eine derartige Mauer (8 m lang, 2 m hoch) von Quiquerez als nötig bezeichnet (CLAERR, Centenaire, S. 59).
- (222) Vgl. «L'Alsace» vom 28.4.1989: «Restauration du Morimont – Nouvelle vie au château». Der Artikel behauptet spektakuläre Neuerungen, die aber in keiner Weise konkretisiert sind. Die Behauptung, man wolle die Burg wie auf dem Stich von Rothmüller (1828) wiederherstellen, würde bedeuten, daß man sie als Ruine erhält – dies ateht aber im Widerspruch zu den begonnenen Arbeiten an dem (bei Rothmüller nicht sichtbaren...) Nordbau.

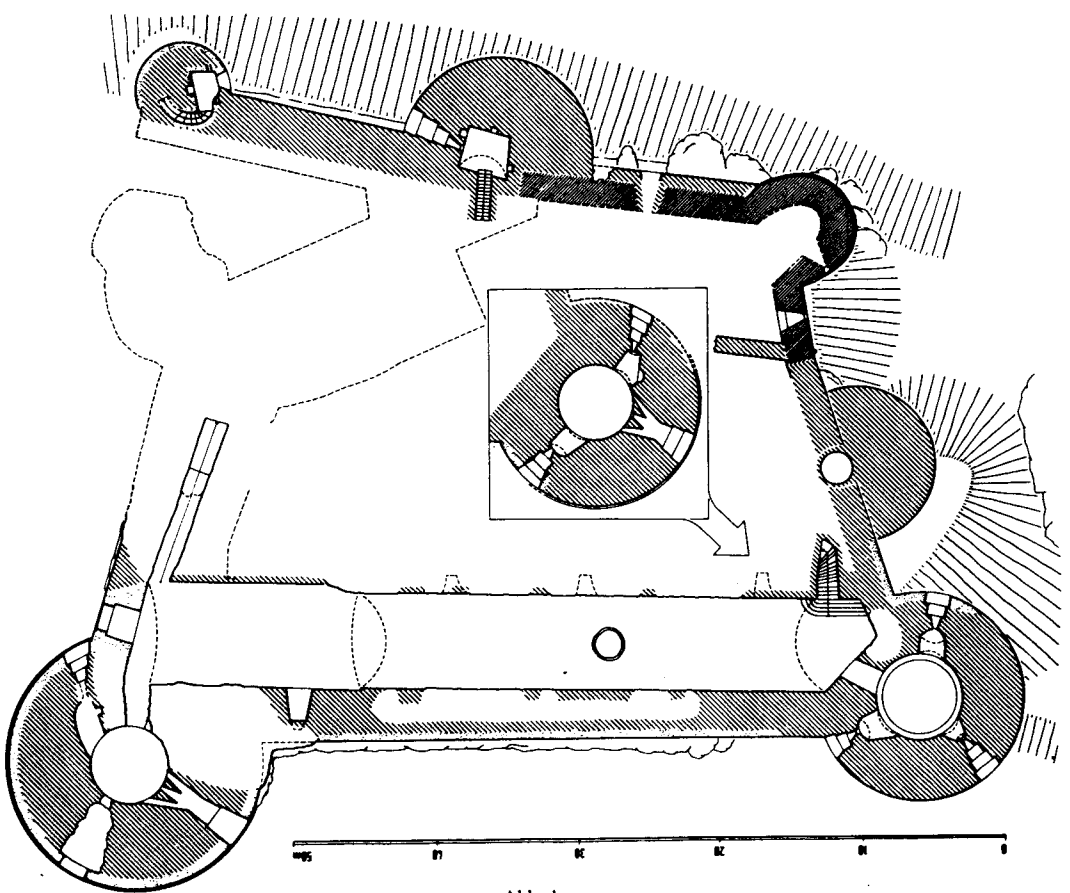
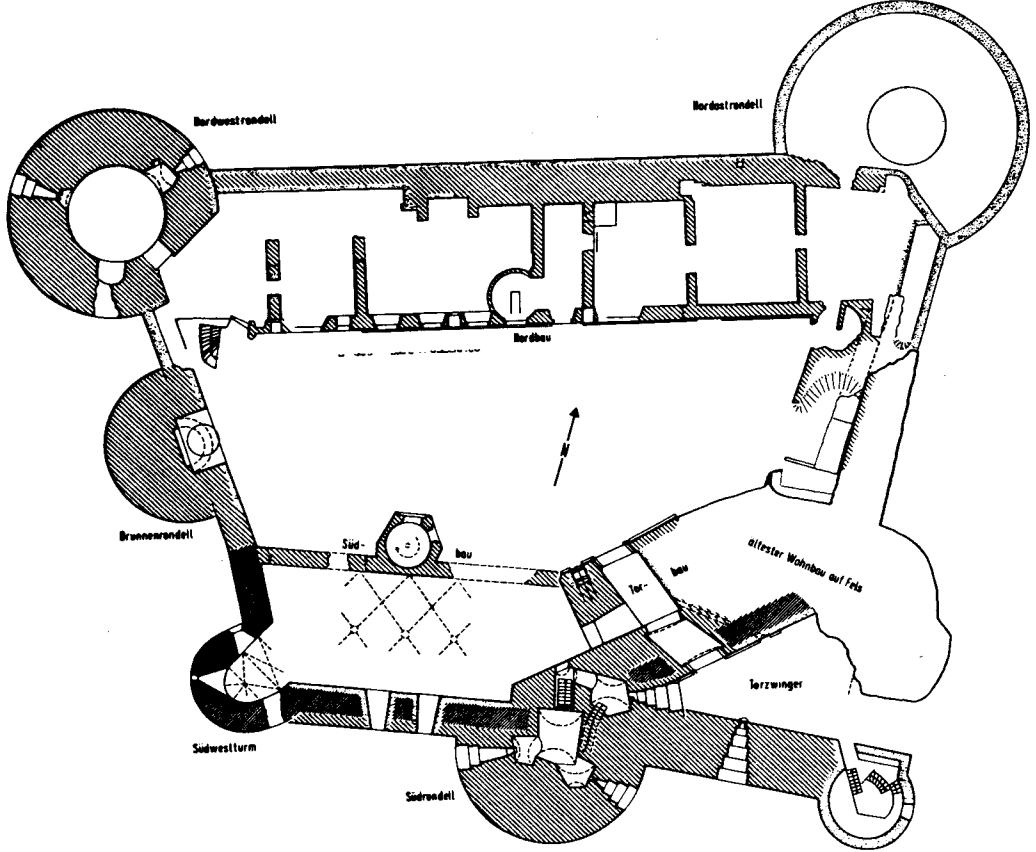
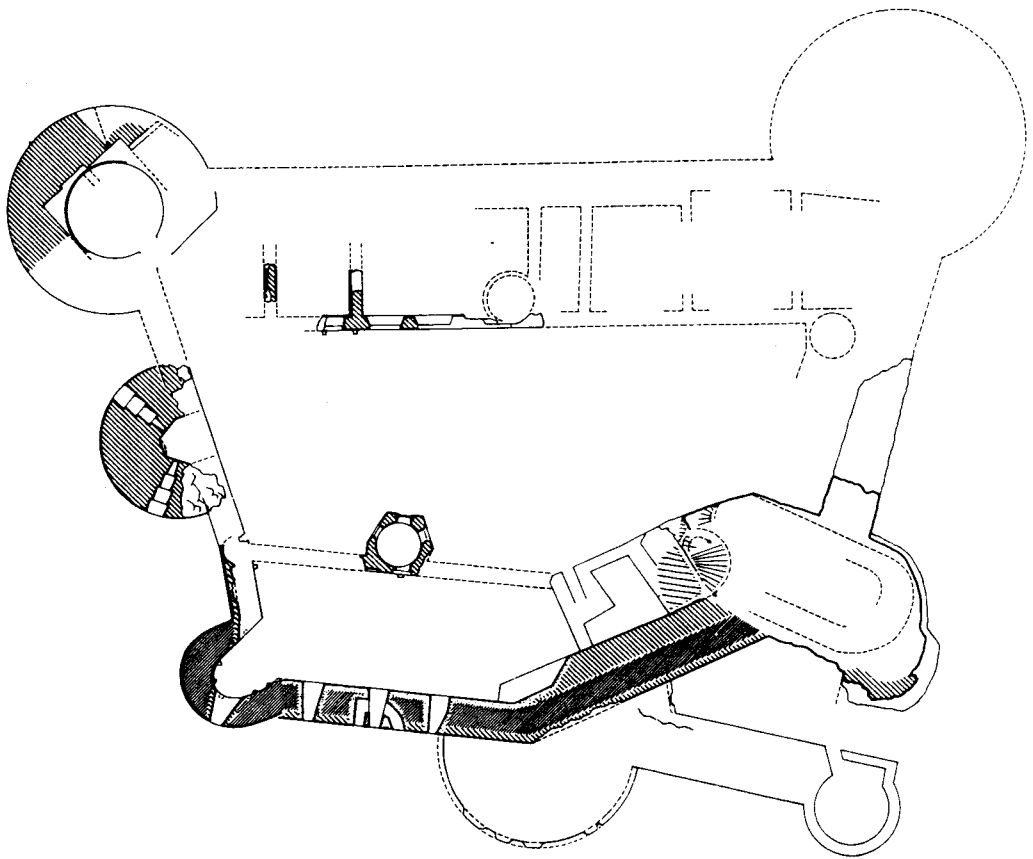
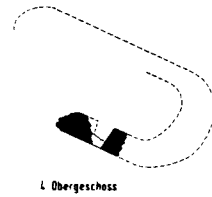


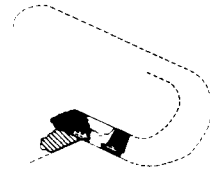
Abb. 1



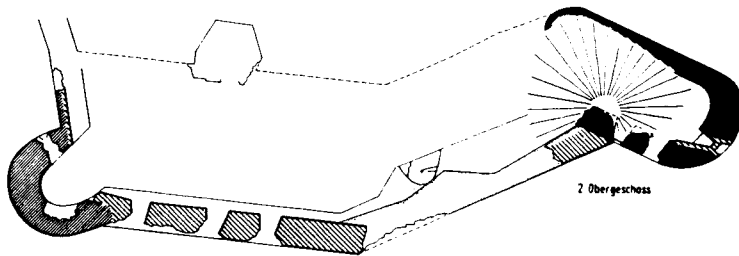
- 13./14. Jh.
- ▨ 15. Jh.
- ▩ 16. Jh.
- 19./20. Jh.



4. Obergeschoss



1. Obergeschoss



2. Obergeschoss

Abb. 2

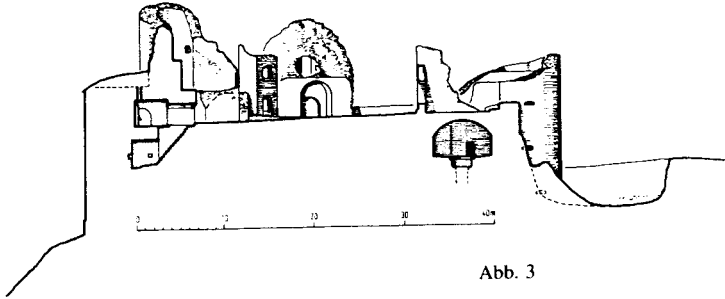
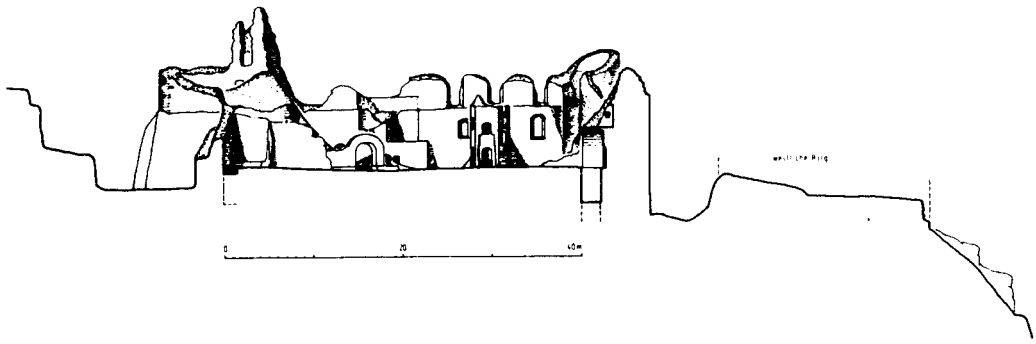


Abb. 3

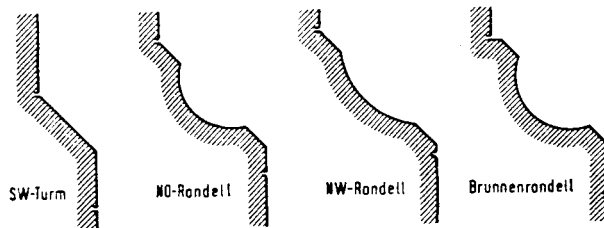
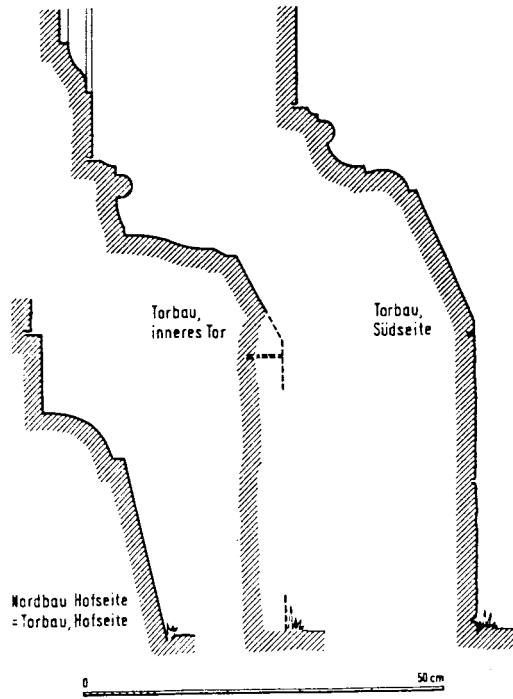


Abb. 5





# MERSBERG

Oder wie die alten geschichten melden Rossberg ist das Schloss  
 und Pfandhaus dessen alle, so in dem Jahr 1307 davon redeten,  
 als die alle mit folgenden Ziffern begeben und verblieben. Als  
 N<sup>o</sup> 7. Die erste Pflanz vor dem Schloss gegen Sonnenaufgang und die  
 gegen Mittag Pflanz, darbey ein Turm aufgeschoben man, die sich  
 bis an das Schloss erstreckt. V. infra pag. 293.

2. ist die zweite Pflanz das Schloss, als in dem Eingang  
 ein Fallbrückel oder ein Turm, auf der linken Seite das ein Turm,  
 in welchem ein Stein hängen oder hängen köndt, und an dem  
 Turm ist zu sehen in demselben ein eingestrichen von Pflanz

Abb. 4

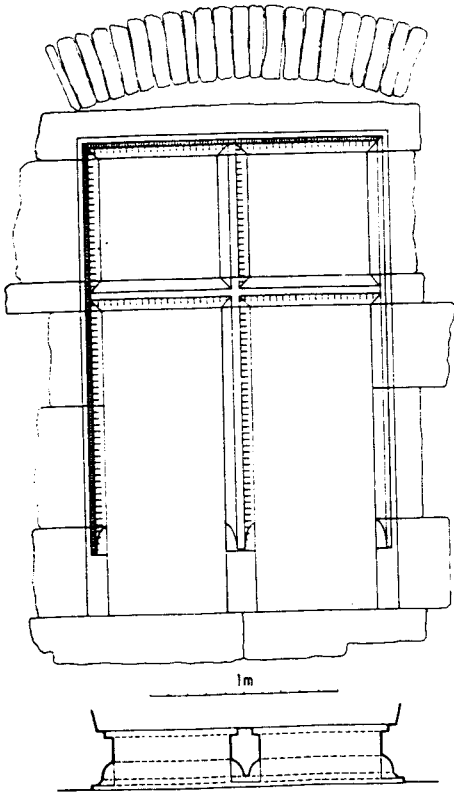
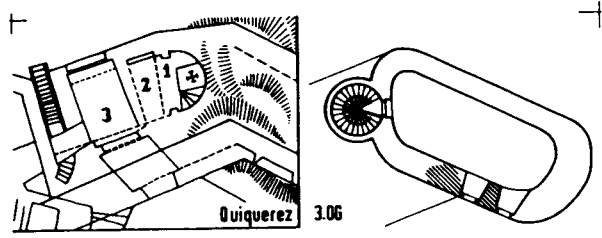


Abb. 6



Quiquerez 3.06

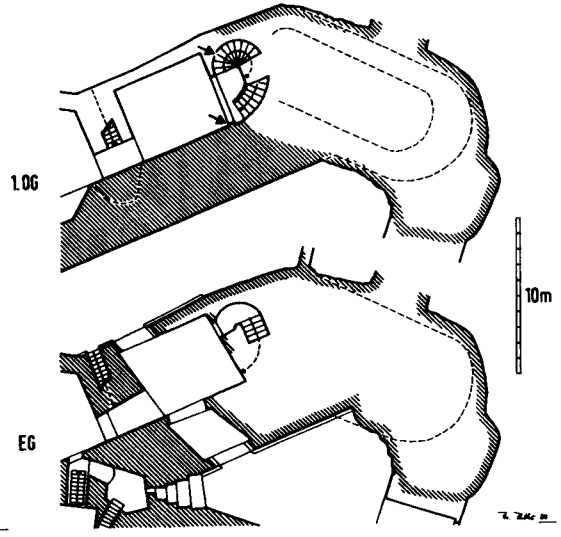


Abb. 8

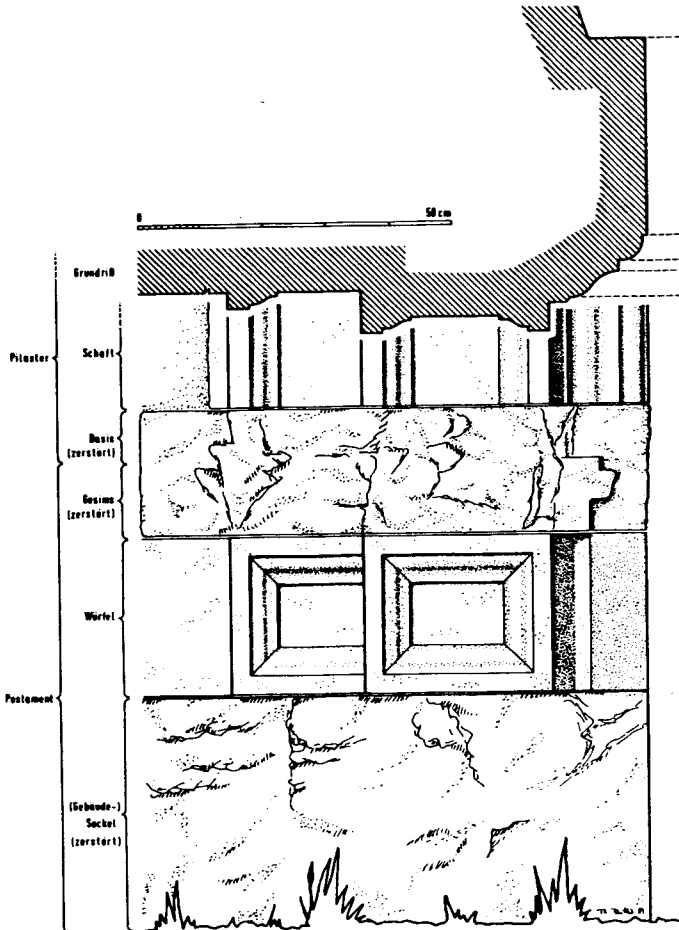


Abb. 7

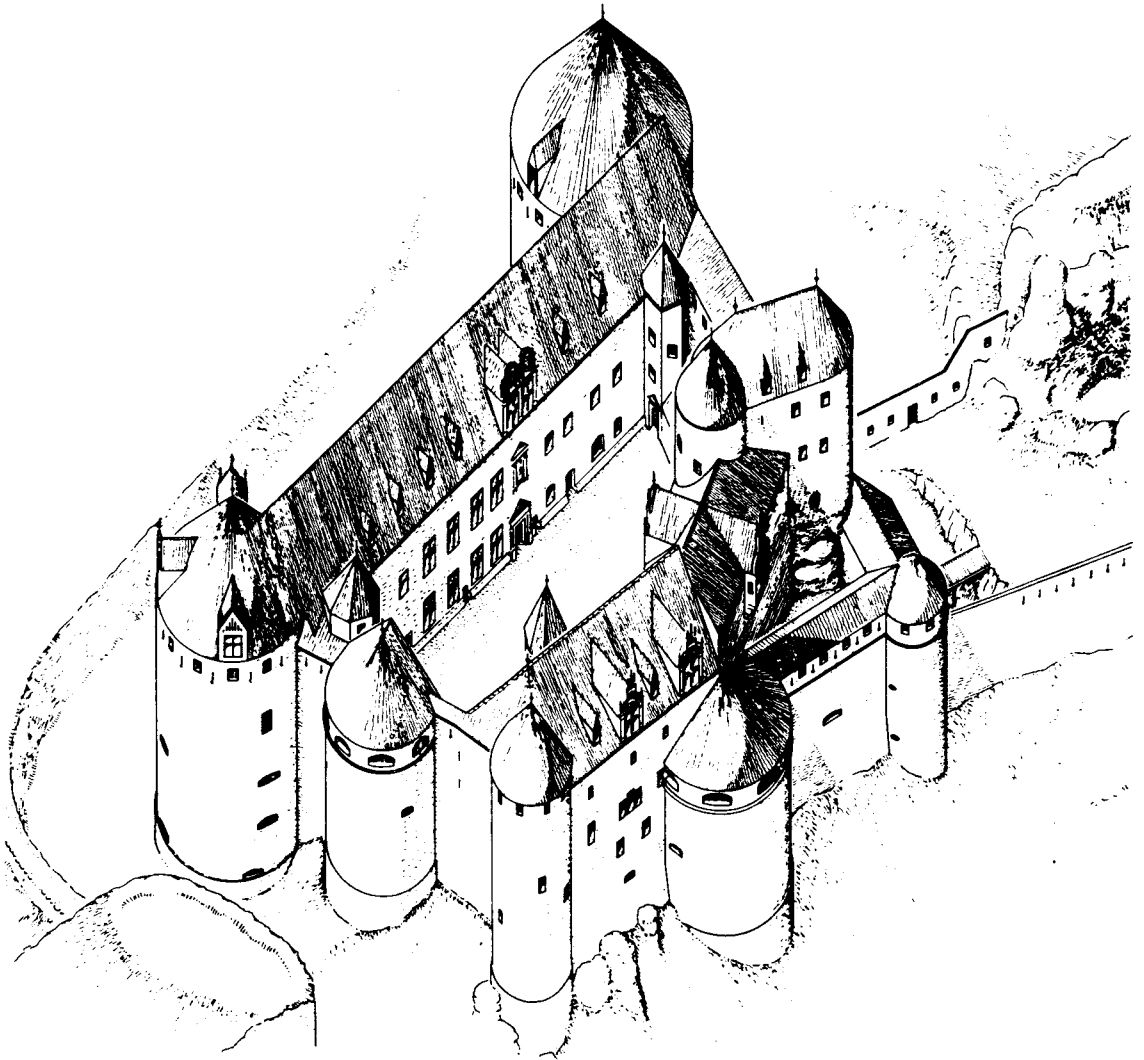


Abb. 9

## Etude monumentale (résumé)

Le château primitif (*nidere burg* en 1361) se trouve en bout de crête à l'Ouest de l'édifice actuel. Il est indatable (12<sup>e</sup>/13<sup>e</sup> siècle ?) et a été détruit au plus tard au 16<sup>e</sup> siècle.

Du château actuel, la partie la plus ancienne est une sorte de tour d'habitation sur le rocher en saillie au Sud-Est (13<sup>e</sup> ou 14<sup>e</sup> siècle ?), suivi de la tour d'angle Sud-Ouest (15<sup>e</sup> siècle). Ces parties ont été intégrées dans une reconstruction presque totale, qui a eu lieu en plusieurs étapes au 16<sup>e</sup> siècle: au Nord, sans doute à l'emplacement de l'ancienne basse-cour, un logis seigneurial dont le riche décor Renaissance a en grande partie disparu, flanqué de deux tours d'artillerie dont l'une portait la date de 1515. Puis l'aile Sud, avec l'entrée du château, surmontée d'un escalier que Quiquerez a pris pour une chapelle, et défendue par une tour basse casematée, et par une barbacane (contemporaine). Enfin, à l'Ouest, une tour casematée défendant le puits (antérieur à 1559). Cette reconstruction est inachevée (cf. fossé extérieur juste commencé), car elle laisse subsister des points faibles (tour Sud-Ouest, logis Sud-Est). Elle a dû commencer vers 1513 et s'est probablement terminée avant 1538. Dans ce cas, ses formes Renaissance sont particulièrement précoces pour l'Alsace, et doivent s'expliquer par une influence française, qui témoigne des relations étendues des Morimont.

L'adaptation de Morimont à l'artillerie est parfaitement moderne dans sa conception (si elle date bien de v. 1513-v. 1538), mais en fait sans valeur militaire, à cause des hauteurs qui dominent le site sur trois côtés. Elle témoigne surtout de l'attachement du lignage au château dont il porte le nom, symbole périmé d'indépendance nobiliaire.

Après sa destruction, l'édifice a servi de carrière, jusqu'à son intelligente restauration par Quiquerez à partir de 1864. Les travaux actuels, qui ont été fait disparaître des vestiges intéressants, semblent s'orienter vers une reconstruction du logis Nord, qui ne pourra être qu'arbitraire. Une consolidation prudente serait plus justifiée – et moins coûteuse.